

La Règle d'Abraham



Revue semestrielle
N° 5
Juin 1998
REIMS

SOMMAIRE

Elie AOUN / Philippe PAROIS

L'Illumination d' Abd al-'Azîz al-Dabbâgh.

Jean-Michel MATHONIERE

**Franç-Maçonnerie et compagnonnages :
tronc commun ou substrats similaires ?**

Claude REGAIN

Réflexions sur la réforme liturgique.

Comptes rendus

La Règle d'Abraham
revue semestrielle d'herméneutique
est une publication de la Société d'Étude des Religions du Livre.

Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Directeur de la publication
Jean-René PESSIONE

Rédacteur en Chef
Patrick GEAY

Secrétaire
Richard LAMARCHE

Adresse postale
RÉDACTION
8, rue de Pouilly – 51100 REIMS

ABONNEMENTS - ADMINISTRATION
"La Tuilerie" – 51140 MUIZON
Téléphone 03 26 02 97 07 / Télécopie 03 26 02 98 44

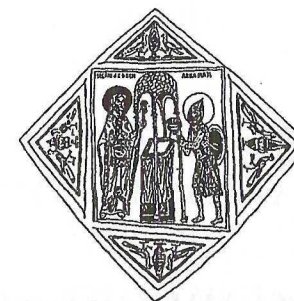
Internet : <http://www.hexanet.fr/~php/>

Prix du numéro : France 60 FF ; Étranger 65 FF.
Abonnement d'un an : France 100 FF ; Étranger 120 FF.
Abonnement de soutien : 200 FF.
Règlement à l'ordre de la S.E.R.L.



Mise en page Jean-Michel Mathonière/La Nef de Salomon - BP 48 - 26220 Dieulefit

Impression : Imprimerie Lienhart - Aubenas



La Règle d'Abraham
n° 5
Juin 1998

Sommaire

Elie AOUN / Philippe PAROIS L'Illumination d'Abd al-Azîz al-Dabbâgh.	3
Jean-Michel MATHONIERE Franc-Maçonnerie et compagnonnages : tronc commun ou substrats similaires ?	14
Claude REGAIN Réflexions sur la réforme liturgique.	32
Comptes rendus	58

Il faut croire à la prédestination (*al-qadar*) du mal comme du bien ; de ce qui est douceur comme de ce qui est amertume. Tout cela résulte d'un arrêt d'Allah, notre Seigneur. C'est Lui qui partage souverainement toutes choses et elles n'arrivent que comme Il l'a décidé. Il a connaissance de toute chose avant qu'elle ne soit et elle n'est que dans la mesure où Il la conçoit. Ses serviteurs ne prononcent point de parole et ne font point d'acte qu'Il n'ait décidé (*qadâ*) et dont Il n'ait eu antérieurement connaissance. « Ne connaît-il pas ceux qu'Il a créés alors qu'Il est le Subtil, l'Informé ? » (*Coran*, LXVII, 14). Dans sa Justice (*'adl*), Il égare qui Il veut et Il l'abandonne. Par sa Grâce (*fadl*), Il dirige qui Il veut dans la bonne voie et Il l'assiste. Ainsi chacun est amené à ce que la science et la prédestination divines lui ont réservé de bonheur ou de malheur. Allah est trop haut pour qu'il y ait dans son royaume quelque chose qui ne résulte point de sa volonté ou quelqu'un qui puisse se passer de Lui, le Seigneur des créatures, le Maître de leurs actes, Celui qui détermine leurs mouvements et le terme de leur vie et qui leur a envoyé les Prophètes afin que ceux-ci engagent, par leur témoignage, la responsabilité des hommes.

Al-Qayrawânî, *Risâlah*, trad. L. Bercher, Alger, 1968.

L'ILLUMINATION D'ABD AL-AZÎZ AL-DABBÂGH

Si depuis quelques décennies déjà, l'œuvre et la vie d'Ibn Arabî sont connues de nous à travers de nombreuses traductions et études, il n'en est pas de même pour un grand nombre d'autres saints en Islam, qui, sans prétendre au rayonnement du plus grand des Maîtres (*Shaykh al-Akbar*), peuvent cependant apporter un témoignage capital sur des points aussi délicats que fondamentaux. C'est ce que nous allons tenter de montrer avec la traduction d'extraits du *Kitâb al-ibrîz*¹, livre écrit par Ahmed Ben Moubarak sous la dictée d'Abd al-Azîz al-Dabbâgh. Ce dernier, qui vécut au Maroc au XVIII^e siècle, fut un soufi de grand renom ; il était *ummi*, c'est-à-dire illettré².

Les deux points qui vont nous retenir sont : tout d'abord l'extraordinaire expérience de son illumination (*fath*³) et le récit qu'il en fait, et ensuite sa vision de la hiérarchie initiatique et sa description du Conseil des Saints.

Avant de donner cette traduction, nous allons faire un bref résumé de la période qui précéda la naissance de Abd al-Azîz al-Dabbâgh, ce qui nous permettra de mieux comprendre la suite.

1. *Al ibriz* provient du mot *ibraz*, qui peut se traduire par manifestation. Nous utilisons l'édition *Dar el Fikr*, Beyrouth.

2. Le fait qu'il ait été illettré n'est pas exceptionnel. Le soufisme a toujours été populaire et beaucoup de maîtres soufis se sont illustrés parmi les pauvres et les démunis. Les compagnons du Prophète (les premiers soufis) n'étaient pas des érudits. En fait, les soufis sont ceux qui savent (*ulemas*), peu importe leurs origines sociales et leurs degrés d'instruction. Lire à ce sujet, Michel Chodkiewicz, *Le Sceau des saints*, éd. Gallimard, 1986, p. 24. Sur la *ummiyya*, voir aussi du même auteur, *Un océan sans rivage*, Seuil, 1992, pp. 52-54.

3. Le terme contient en même temps les sens de : révélation, dévoilement.

Le maître Arabi Fishtali était un *wali*⁴, et donc en tant que tel, il appartenait à la communauté des *awliya* de Dieu. Il se trouve qu'il avait une nièce appelée Fahra dont le père vint à mourir. La mère de celle-ci s'étant remariée et ayant quitté la ville, c'est donc lui qui se chargea de son éducation, avec beaucoup d'amour et de tendresse. Comme il était un *wali* et un *faqih* (juriste), il enseignait les sciences, et beaucoup d'élèves lui rendaient visite. Parmi ceux-ci, l'un se nommait Abou Massoud al-Dabbâgh. Un jour, Arabi Fishtali le convoqua et lui dit : « je voudrais te donner ma nièce pour épouse ! » Arabi Fishtali avait un tel prestige qu'Abou Massoud accepta sur le champ. De plus, Arabi lui assura qu'il s'occuperait de tous les frais occasionnés par le mariage ; mais même après ce dernier, il continua de subvenir aux besoins du couple jusqu'à sa mort. Il leur annonça un jour qu'ils auraient un fils du nom de Abd al-Azîz et qu'il aurait une place importante dans la *wâlâya*. Ben Moubarak, sous la dictée de d'Abd al-Azîz, écrit alors : « j'ai entendu ma mère dire que le maître Fishtali avait déclaré un jour : j'ai vu le Prophète, que Dieu le bénisse, qui a proclamé qu'il naîtrait un grand *wali* de ma nièce. Je lui ai alors demandé

4. Il est intéressant ici de s'attarder sur ces termes de *wali* (pl. *awliya*), et de *wâlâya*. Les soufis sont considérés comme des hommes purs et des hommes de l'élection divine. Le mot *wali* veut dire ami de Dieu, saint, élu, la *wâlâya* : amitié divine et sainteté, ce pourrait être aussi la sphère dans laquelle sont circonscrits tous les saints de Dieu ; c'est également la communauté spirituelle (*qawm*). Voici un passage du Qorân qui précise bien ce qu'est un *wali* : « Il a choisi parmi eux qui il Lui a plu pour son message, et Il a élu qui Il a voulu pour sa Révélation et sa Médiation ; Il a fait descendre sur eux des Écritures contenant Ses ordres et Ses interdictions, Ses promesses pour ceux qui obéissent et Ses menaces pour ceux qui désobéissent. Il a montré clairement leurs précellence sur toute l'humanité et les a élevés à des niveaux hors d'atteinte des natures supérieures. Il a fait de Muhammad leur Sceau, — que la prière et la paix soient sur lui et sur eux ! —, ordonnant la foi en lui (*iman*), et la soumission (*islam*). Sa religion (*din*) est la meilleure des religions, et sa communauté (*umma*), la meilleure des communautés. » Précisons en outre que le mot *wali*, qui veut dire saint comme on l'a vu plus haut, n'a pas tout à fait la même signification que dans la religion chrétienne ; chez les musulmans, il est en plus l'ami, et celui qui régit, celui qui assiste, comme le souligne Ibn Manzur dans *Lissan el Arab*.

qui serait le père et il m'a répondu Abou Massoud al-Dabbâgh. » Le choix du maître correspondait donc à la volonté divine et à elle seule. Le maître Arabi Fishtali aurait voulu être présent à la naissance d'Abd al-Azîz, mais malheureusement il mourut suite à une épidémie qui sévit en 1090 de l'hégire. Peu avant sa mort, il demanda à voir Abou Massoud et son épouse, qui se rendirent à son chevet. Il leur confia alors en dépôt, et destiné au nouveau né, un paquet contenant une calotte et des chaussures⁵. Abd al-Azîz, continue ensuite : « À l'occasion de mon premier jeûne de Ramadan ma mère m'a appelé et m'a remis le paquet en m'expliquant sa provenance. Quand je mis la calotte sur ma tête et les chaussures à mes pieds, il m'est alors arrivé une chaleur extraordinaire dans tout le corps, jusqu'à ce que mes yeux se mettent à pleurer abondamment. J'ai compris que c'était un signe que le maître Arabi Fishtali avait voulu m'adresser [...]. Je n'ai pas connu ce maître, mais j'ai beaucoup entendu les gens en parler, en disant qu'il était particulièrement bon, très pieux, et qu'il pratiquait l'ascèse. »

À ce stade du *Kitâb al-ibrîz*, il y a plusieurs récits attestant de la sainteté absolue de Fishtali et de son appartenance à la

5. La modestie de ce dépôt ne doit pas cacher que nous sommes en présence ici d'une transmission de nature initiatique. Plus généralement, la notion de *dépôt confié* apparaît comme essentielle dans la mesure où Dieu, à l'origine confia également un dépôt à Adam (Qorân). Il est intéressant de remarquer à ce propos que la tradition maçonnique, elle aussi, remonte à Adam, comme l'attestent les Anciens Devoirs. Concernant ce *dépôt fondamental*, citons Henry Corbin, *En Islam iranien*, tome I, éd. Gallimard, 1991, p. 97 : « En fait, une telle conception de la nature du *dépôt confié*, prévoyant avec ses conséquences, la possibilité que soit transgressé l'ordre de ne le transmettre qu'à celui qui en est l'héritier, exprime de façon si profonde le secret de la théosophie et le secret du Livre saint, qu'elle dévoile l'origine même du drame typifié dans la personne d'Adam, l'Adam terrestre, l'homme-Adam. Il y a un verset coranique dont la gravité est telle qu'en dépendent l'existence même et la raison d'être de ce qui s'appelle ésotérisme, parce que ce verset lie l'un à l'autre le mystère de Dieu et le mystère de l'homme comme étant un seul et même mystère. C'est le verset où Dieu même déclare : "Nous avons proposé le *dépôt de nos secrets* aux Cieux, à la Terre et aux montagnes ; tous ont refusé de l'assumer ; tous ont tremblé de le recevoir. Mais l'homme accepta de s'en charger ; c'est un violent et un ignorant" (Qorân 33 : 72). »

wâlāya, bien qu'il n'ait jamais dévoilé sa qualité de *walī*⁶, qui devait rester secrète, comme se fut le cas pour tous les *awliya*.

La manière dont l'illumination lui est parvenue

« Depuis que je porte les vêtements que mon maître Fishtali m'a confié, j'ai compris son message, et Dieu a fait naître en moi la recherche de la *servitude absolue*. J'ai voulu l'atteindre par tous les moyens. Alors je me suis mis à chercher des personnes connues ou simplement soupçonnées pour leur appartenance à la *wâlāya*... Je n'ai pas ménagé mes efforts pour atteindre ce but. Chaque fois que je rencontrais un maître, je ne le quittais jamais avant d'être convaincu qu'il n'était pas un véritable *walī*. Ma recherche a ainsi duré, de l'âge de 9 ans jusqu'à l'âge de 21 ans. À un certain moment, j'avais pour habitude d'aller tous les vendredis soir dans la sépulture du *walī* Ali Ben Hirzum et je lisais la prière avec toutes les personnes présentes et ce jusqu'à l'aube. Un vendredi après avoir terminé la prière comme à l'accoutumée, je suis sorti aux premières lueurs du jour et j'ai vu un homme assis par terre. Je m'approchais de lui et il commença à me parler de certaines choses me concernant, qui m'étaient très personnelles et que moi seul pouvais connaître ; là, j'ai eu l'impression que j'étais en face d'un vrai *walī*, un connaisseur de Dieu ! Je lui demandai avec insistance de m'enseigner l'essence de la parole (*kalam*), ou théologie dogmatique, et le *dikr*⁷ (répétition et invocation

6. Fishtali lui-même se défendait d'être un *walī*, en particulier vis à vis de ses élèves. Voir à ce sujet l'anecdote rapportée p. 10 ; pendant qu'il enseignait à ses élèves, il leur demanda : « croyez-vous que deviner des choses cachées est de nature divine ou bien que c'est une forme d'intelligence et d'acuité d'esprit ? Regardez-moi, vous me connaissez, vous savez tout de moi, vous savez donc également que je ne suis pas un *walī* ! » Eux de répondre alors : « en effet, on te connaît, et on sait que tu n'es pas un *walī* ! » ; le Maître dévisage à ce moment l'un de ces élèves et lui dit : « toi, tu te trouvais à tel endroit, à telle heure, et tu ne voulais pas faire telle action ! » ; l'élève acquiesce aussitôt ; alors le Maître de conclure : « vous voyez donc bien que révéler des choses cachées n'est qu'une question de rapidité d'esprit et d'intelligence. »

7. « Remémore-toi ton Seigneur quand tu auras oublié » *Qorân*, XVIII, 24. Citons aussi : « La véritable remémoration, c'est que tu oublies dans l'invocation

inlassable du nom de Dieu) ; il a bien sûr refusé ; mais devant mon entêtement et ma détermination, il a finalement accepté de me donner son enseignement secret, à condition de promettre de ne jamais m'arrêter, ce que je lui promis aussitôt. Alors il me dit que je devais répéter ce *dikr* tous les jours sept mille fois : « mon Dieu, par le Prophète Muhammad, fais que je puisse rencontrer notre seigneur Muhammad durant cette vie, et avant ma mort ». Quand il repartit, un des croyants présent, Omar ben Hawari, qui était aussi un maître, me rejoignit et me dit : « sais-tu qui est l'homme qui t'a enseigné le *dikr* ?

— c'est notre maître al-Khidr⁸, la paix soit sur lui ! »

Au début ce *dikr* me pesa beaucoup, la première journée je ne le terminais que la nuit venue. De jour en jour il s'allégea et je le terminais au coucher du soleil ; puis il s'allégea encore, et je le finis au petit matin. Je suis resté avec mon maître Omar, je l'accompagnais partout où il allait, je l'aimais et lui aussi m'aimait. J'ai suivi son enseignement et il m'a révélé juste avant sa mort, que son maître était le *walī* Arabi al-Fishtali. C'est grâce au maître Omar que j'ai pu apprendre presque tout l'enseignement et les secrets du *walī* Fishtali, et jamais je ne pourrais assez le remercier. C'est après mon illumination que je me suis rendu compte de cela. Trois jours après la mort du maître Omar, j'ai reçu l'illumination (*al-fath*) et Dieu m'a fait connaître les réalités de mon âme. Cela s'est passé le jeudi 8 de Rajb (7^e mois de l'année lunaire), en 1125 de l'hégire ; ma femme m'a envoyé chercher de l'huile chez Ali Ben Hirzum pour frire le poisson ; en route, j'eus soudain la chair de poule, accompagnée d'un grand frisson et ma peau fourmillait de partout. Cet état allait en s'accroissant, jusqu'à mon arrivée au cimetière. Mes symptômes

tout ce qui n'est pas Celui qui est invoqué ». Kalâbâdhi, *Traité de soufisme*, Sindbad, 1981, p. 112.

8. En Islam, *al-Khidr*, auquel est attaché la fonction de prophétie générale, est considéré comme le quatrième Pilier de la hiérarchie initiatique suprême. Il agit le plus souvent secrètement comme un inspirateur et un initiateur direct, chargé de transmettre la science cachée, cf. Henry Corbin, *L'Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn 'Arabi*, Flammarion, 1976, p. 48-59.

augmentaient d'une façon impressionnante; ma poitrine tremblait tellement fort que ma clavicule tapait sur ma barbe. Je me suis dit que c'était sûrement la fin. Ensuite, il est sorti de mon corps une vapeur ressemblant à celle du bouillon de couscous. Mon être commençait à s'allonger pour devenir le plus grand des grands. Alors, les choses se découvraient à moi, et apparaissaient comme si je les tenais dans mes mains. Alors, j'ai vu toutes les villes, tous les villages et tous les quartiers, et tout ce qui est sur la terre. J'ai même vu la *chrétienne*⁹ allaiter son fils. J'ai vu également toutes les mers et les terres avec tout ce qu'ils peuvent contenir d'hommes et d'animaux. J'ai vu le ciel comme si j'étais au dessus, et je voyais ce qu'il contenait, et alors j'ai perçu une forte lumière ressemblant à un éclair, mais qui arrivait de toutes les directions : au dessus et en dessous de moi, à ma droite ainsi qu'à ma gauche, devant et derrière moi. Un grand froid m'envahit, j'ai cru que j'étais mort. Je me suis protégé de cette lumière en mettant mes mains sur mon visage; et là, tout mon corps, ainsi que tous mes membres sont devenus « œil » : mes yeux, ma tête, mes pieds, tous mes membres avaient la faculté de voir¹⁰. J'ai regardé mes habits et j'ai vu qu'ils ne

9. Allusion transparente à la vierge Marie allaitant son fils Jésus.

10. À ce sujet, nous nous permettons de reproduire la note de Michel Chodkiewicz, *Le Sceau des saints*, op. cit., p. 112 : « cette indétermination spatiale, (car, où que vous vous tourniez, là est la Face de Dieu, *Qorân*, 2 : 115) se traduit notamment par le fait que dans son être physique, le saint devient une *face sans nuque* : comme le Prophète qui voyait les croyants prier derrière lui, il saisit du même regard toutes les directions de l'espace. Ibn Arabî décrit son expérience de ce charisme dans *Fut.*, I, p. 491, et II, p. 486. Au même ordre de phénomène appartient aussi le fait que le corps échappe à la spécialisation des organes. N'importe lequel des cinq sens peut se substituer aux autres : le *wali* est capable de voir les odeurs ou de sentir les choses visibles (*Fut.*, I, p. 221.). » Pour ce qui est de l'indétermination des sens et de la spécialisation des organes, on peut consulter René Guénon, *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta*, éd. Traditionnelles, 1991, ch. XVIII, p. 145 : « la résorption des facultés individuelles ». Il est intéressant de noter qu'il y a une totale convergence à ce sujet entre les doctrines ésotériques juives et musulmanes, comme le fait remarquer Patrick Geary, *Hermès trahi*, éd. Dervy, 1996, p. 216 : « Ce dévoilement du regard constitue une phase importante de l'angélomorphose d'Hénoch où celui-ci se voit attribuer, en plus d'une taille immense, 72 ailes et 365 000 yeux, ce

pouvaient cacher mon corps et empêcher cette vision; le fait de mettre mes mains sur mes yeux n'affectait pas non plus cette faculté. Une heure après, je suis redevenu normal. J'étais dans un état de grande faiblesse, incapable de continuer à marcher pour finir ma course; je me suis mis à pleurer et je rebroussais chemin sans achever mon parcours; Dans les premiers temps, ce phénomène extraordinaire recommença et cessa toutes les heures, et à force, il fit partie de moi-même. Plus tard, il ne s'arrêta qu'une heure le jour et une heure la nuit; il arriva un moment où il devint continu. Après ma nuit de *fath*, j'allais visiter le *wali* Idriss; j'ai vu chez lui un *faqih* (juriste), le hadj Ahmed Journadi qui est l'imam d'Idriss, qui est aussi un *arif* (savant, gnostique); je lui ai raconté tout ce qui m'était arrivé. Il m'a demandé de répéter cela encore une fois, quand j'eus fini, il m'a regardé en pleurant et m'a dit : cela fait 400 années qu'on a pas vu un tel phénomène ! Il m'a donné beaucoup d'argent, et m'a fait promettre de venir le voir lorsque je serai dans le besoin; et s'il lui arrivait malheur, il faudrait que j'aie vu un certain Abd Allâh al-Tawdi. Après sa

qui évoque l'âge biblique du patriarche (365 ans, *Gen.*, 5, 23) et la sphère solaire dont il est le recteur. Cette amplification maximale du champ de vision est du reste illustrée par un autre fait marquant. À propos de l'expression "son corps entier est couvert d'yeux" Ch. Mopsik notait que "selon Odenberg, les anges ont des yeux tout autour d'eux pour regarder dans toutes les directions sans se retourner, car il n'y a pas de nuque dans le ciel (Haguiga, 15a)". Cette allusion à l'absence de nuque est des plus remarquables dans la mesure où nous la retrouvons tout aussi nettement formulée chez Ibn' Arabî. Celui-ci enseigne en effet à propos du Pôle Idris, qu'il est "une face sans nuque" (*Wajh bi lâ qafâ*) "car rien n'échappe à son regard". Tout comme le Prophète, qui déclarait voir derrière son dos, Ibn' Arabî devient lui-même lors de son voyage initiatique un visage sans nuque : "je ne faisais plus aucune distinction entre mes différents côtés; j'étais comme une sphère, je ne me savais plus aucun côté, si ce n'est par une opération mentale, non comme une réalité éprouvée." [...] La transmutation de l'œil implique donc nécessairement celle du corps entier. Dans *III Hénoch*, la chair du patriarche se transformait en flamme, ses nerfs en feu brûlant, ses os en braise de genêts, les orbites de ses yeux en torches de feu, les cheveux de sa tête en flammes étincelantes, etc. De même, cette actualisation foudroyante du corps de résurrection était accompagné d'un ensemble de visions : des lettres créatrices, du monde céleste, des âmes des justes, des âmes des méchants et des moyens, des âmes des patriarches, de l'histoire du rideau céleste et des esprits célestes, etc. »

mort, je fis ce qu'il m'avait dit, et je partis à la rencontre d'Abd Allâh, qui était un saint, et qui par sa qualité de *wali* devina le jour de mon arrivée, ainsi que le but de ma visite. Il resta avec moi, me guidant et me conseillant, afin d'éliminer la peur¹¹ que j'avais en moi. Au troisième jour de 'id (Fête, jour anniversaire du Prophète), j'eus une révélation, je vis notre seigneur Muhammad, et mon maître me dit : "avant ce jour, j'avais peur qu'il ne t'arrive quelque chose, maintenant que Dieu t'a fait rencontrer le Prophète, mon cœur est en paix et mon esprit est serein, je peux rentrer chez moi." C'est là que j'ai su, que tant que je n'avais pas rencontré le Prophète après mon *fath*, les ténèbres pouvaient interrompre ce phénomène ; c'est pour cela qu'il était rester auprès de moi, pour me protéger. À ce moment, j'ai réalisé le chemin parcouru, les efforts dépensés pour respecter les règles établies pour toutes les situations, l'une menant à la suivante, jusqu'à aboutir à la *servitude absolue*. »

Dans une autre partie du *Kitâb al-ibrîz*, la description du *fath* (ce mot qu'on a traduit par illumination peut également vouloir dire ouverture, dans le sens ouvrir violemment ou transpercer) devient plus précise et obéit à un ordre chronologique (p. 354). Il dit en effet : « Sachez que si Dieu veut donner à un serviteur l'une des lumières de la vérité (*haqq*), elle pénètre son essence (*dhat*) de tous les côtés en transperçant la peau jusqu'aux os. La souffrance qui s'en suit est semblable à l'ivresse de la mort. Cette formidable lumière a pour but de révéler tous les secrets concernant les créatures et les objets. Ainsi, s'il veut lui montrer les créatures humaines, la lumière lui révélera les secrets de leur création. Il en sera de même pour les animaux et les végétaux. Et avant chaque vision, il souffrira physiquement de la même manière. La rencontre avec le Prophète se fera quand l' élu aura la vision de son essence noble (*dhat alcharrifa*), pour cela il faudra plus de cent mille rayons de lumière pour faire disparaître toutes les qualités obscures. Par exemple pour obtenir la patience (*sabr*), la lumière transperçante fera

11. Il fait allusion ici à la peur de désobéir aux ordres divins.

disparaître l'angoisse et l'anxiété. Pour obtenir la clémence, il éliminera la sévérité, et ainsi de suite, jusqu'à disparition de toutes les mauvaises qualités. De cette façon, l' élu verra son soi noble, car il aura traversé un nombre très important de stations (*maquamat*). C'est à ce moment qu'il est prêt à rencontrer notre seigneur Al Rasûl Muhammad. »

Le Conseil des Saints ou le Diwan des pieux

Il nous a semblé intéressant de traduire un passage du *Kitâb al-ibrîz* (ch. IV, p. 326) relatif à ce sujet à cause de l'étonnante précision topographique qu'il comporte, comme l'a souligné Michel Chodkiewicz dans son livre cité plus haut¹². On sait que dans la *walâya*, il existe une configuration hiérarchique. Abd al-Azîz al-Dabbâgh décrit donc ce Conseil de la façon suivante : « Le *ghawht* (grand Secours¹³, Pôle) occupe une position centrale, La Mecque est derrière son épaule droite, Médine devant son genou gauche, il a quatre pôles à sa droite, et trois à sa gauche, qui représentent chacun l'une des trois religions. Devant lui, se place le substitut (*wakil*) appelé aussi le juge du *Diwan* ; le *ghawth*, dialogue uniquement avec le substitut, qui de par son nom a pour fonction d'être le représentant de tous les gens présents dans le conseil. Les sept pôles¹⁴ agissent sous les ordres du *ghawth* et chacun d'entre eux a sous ses ordres un nombre spécifique de personnes. Elles sont disposées en six rangs derrière le *wakil*, formant un cercle, qui commence du quatrième pôle jusqu'au troisième pôle situé à gauche ; derrière lui se forme un autre cercle et ainsi de suite jusqu'à six cercles. Les femmes assistent aussi au Conseil des Saints, mais en petit nombre, elles sont disposées en trois rangs du côté des trois piliers, dans l'espace situé entre ces derniers et le *ghawth*. Certains morts assistent aussi au Conseil, et ils se distinguent par trois choses :

12. *Op. cit.*, p. 113, note 3.

13. Sur cette désignation, cf. Jean-Louis Michon, *Le soufi marocain Ahmad ibn 'Ajiba et son mi'raj*, Vrin, 1973, § 143, p. 265.

14. Allusion aux sept Abdâl, cf. Ibn Arabî, *La parure des Abdâl*, Les Éditions de L'Œuvre/Archè, 1992.

— Leurs habits ne changent pas et rien dans leur aspect physique ne change. “Si tu vois dans le Diwan, quelqu’un dont les habits sont toujours les mêmes, saches que c’est un mort; si tu le vois rasé et que ses cheveux ne poussent pas, saches qu’il est mort dans cet état.”

— “ne discutes pas avec eux des affaires des vivants, parce qu’ils appartiennent à un autre monde; mais tu peux discuter avec eux des affaires concernant le monde des morts.”

— “Le mort n’a pas d’ombre. S’il est entre toi et le soleil, tu ne vois pas son ombre. Son secret, c’est qu’il est présent par son âme, et non par sa partie corporelle qui peut être éteinte. Cette âme est légère et transparente.”

Les Anges assistent également au Conseil, ils sont placés dans les derniers rangs; les Djinns aussi sont présents, car ils sont ceux qui s’occupent de l’âme. Ils sont placés derrière tout le monde. Leur nombre ne dépasse pas un rang complet. L’utilité de la présence des Anges et des Djinns, c’est que les Saints (*awliya*) s’occupent des affaires qu’ils peuvent résoudre, pour celles qui les dépassent, ils demandent de l’aide aux Anges et aux Djinns [...] Parfois, le Prophète en personne assiste au Conseil. Il s’assoit alors à la place du *ghawth*; ce dernier prend la place du *wakil*, qui recule et se place dans les rangs. Des lumières insupportables accompagnent le Prophète; elles sont brûlantes, terrifiantes, et mortelles. Mais Dieu a donné aux Saints le moyen de l’endurer: le Prophète ne parle qu’au *ghawth*, qui lui seul peut supporter cette Lumière en approchant le Prophète; il transmet lui-même cette lumière aux sept pôles, qui eux-mêmes la transmettent aux gens du *Diwan*. Le *Diwan* était au début peuplé d’Anges; quand Dieu a envoyé sur terre Muhammad, le *Diwan* a commencé à avoir dans son sein les *awliya* de cette communauté. Il est apparu que les Anges étaient les substituts des *awliya*; quand Dieu illumine un *wali*, il rejoint le *Diwan* et prend la place qui lui est réservée. À ce moment un Ange quitte le conseil. C’est de cette façon qu’a commencé la construction du *Diwan*. À propos des Anges qui sont restés, ce sont les Anges de l’essence de Muhammad qui la maintiennent

présente en ce monde et qui font rayonner son esprit dans le Conseil. Quand le Prophète assiste au Conseil, accompagné des Lumières terrifiantes, les Anges disparaissent et réapparaissent lorsque le Prophète quitte le Conseil. [...] Maintenant, la question se pose de savoir, si les prophètes comme notre seigneur Abraham et notre seigneur Moïse, ainsi que les autres envoyés, assistent au Conseil? La réponse est, oui, ils y assistent une nuit par an et c’est la nuit du *Qadr* (Destin). Dans le Conseil, sont présents cette nuit là, les prophètes, les envoyés, et le rang supérieur des Anges. Notre seigneur et Prophète Muhammad est présent également accompagné de ses épouses. Voici quelle est l’origine de la nuit du *Qadr*: les Anges, avant la création de la Lumière dans l’univers, peuplaient la terre et le ciel, les grottes, les montagnes et les vallées. Quand Dieu a créé la Lumière dans le soleil et a éclairé l’univers, les Anges ont été très perturbés. Et ils ont fui la Lumière, s’en allant vers l’Obscurité, en implorant Dieu et le suppliant de ne pas être en colère! Plus la Lumière augmentait et plus ils fuyaient; jusqu’à ce qu’ils aient traversé toute l’étendue de la terre. Ils ont alors remarqué que rien ne leur était arrivé. À ce moment, chacun a rejoint sa place sur la terre comme au ciel. C’est alors qu’ils décidèrent de se réunir une fois par an; c’est la raison pour laquelle cette nuit existe. [...] À propos de la langue utilisée dans le Conseil: c’est celle appelée ‘syriaque’; en effet, cette langue est concise, elle possède un vocabulaire riche, et c’est la langue des esprits et des Anges. On ne parle arabe qu’en présence du Prophète, par égard pour lui. »

Ces quelques données qui sont bien loin d’épuiser la grande richesse du *Kitâb al-ibrîz*, sur lequel nous reviendrons peut-être dans l’avenir, seraient de nature à montrer, une fois de plus, ce qui différencie l’expérience initiatique du mysticisme chrétien. Cela à une époque où certaines distinctions relatives à ces deux formes de spiritualité, opérées par R. Guénon, ne semblent toujours pas comprises par bon nombre de ses lecteurs.

FRANC-MAÇONNERIE ET COMPAGNONNAGES : TRONC COMMUN OU SUBSTRATS SIMILAIRES ?

L'article que l'on va lire procède d'une approche avec laquelle la Rédaction de notre revue tient à exprimer son désaccord partiel, notamment pour ce qui concerne, sur le plan maçonnique, la filiation opératifs/spéculatifs en Grande-Bretagne aux XVII^e et XVIII^e siècles. Cela dit, nous avons estimé utile de publier ce texte qui ne manquera pas de susciter des réactions à venir, de notre part ou de l'extérieur.

P. GEAY

Pour un lecteur familier de l'œuvre de René Guénon, le thème du présent article évoque immédiatement un sujet sur lequel cet auteur s'est exprimé à diverses reprises, ses propos à cet égard pouvant être résumés par la citation suivante :

« [...] si l'on met à part le cas de la survivance possible de quelques groupements d'hermétisme chrétien du moyen âge, [...] c'est un fait que, de toutes les organisations à prétentions initiatiques qui sont actuellement répandues dans le monde occidental, il n'en est que deux qui, si déchues qu'elles soient l'une et l'autre par suite de l'ignorance et de l'incompréhension de l'immense majorité de leurs membres, peuvent revendiquer une origine traditionnelle authentique et une transmission initiatique réelle ; ces deux organisations, qui d'ailleurs, à vrai dire, n'en furent primitivement qu'une seule, bien qu'à branches multiples, sont le Compagnonnage et la Maçonnerie. »¹

1. *Aperçus sur l'initiation*, p. 41, note 1.

Je ne m'arrêterai pas à la première partie de cette citation, reproduite ici afin de situer à peu près le contexte et la perspective de ces propos de Guénon, et j'irai directement à sa dernière partie, mise en évidence ici par l'emploi de caractères italiques, car elle peut être considérée, notamment à cause de l'autorité de l'auteur en matière d'ésotérisme et d'initiation, comme étant l'expression la plus aboutie de la théorie du « tronc commun » entre Maçonnerie et Compagnonnage.

Si l'on s'en tient *stricto sensu* à cette partie de la citation de René Guénon, il semblerait donc qu'il n'existe absolument aucun doute quant au fait que, *sur le plan historique*, Maçonnerie et Compagnonnage procèdent d'une même organisation primitive.

Cette théorie a été reprise et amplifiée sans aucun recul critique par de nombreux auteurs, principalement dans le cadre de publications entendant traiter de la "préhistoire" de la Maçonnerie spéculative, c'est-à-dire de la période opérative sur laquelle, malgré l'existence d'un certain nombre de documents, nous ne possédons à l'heure actuelle que peu de lumière. Chacun s'est efforcé de "rassembler ce qui était épars", de restituer à l'aide de matériaux fragmentaires et hétérogènes un panorama de l'Art Royal sans solution de continuité, dont les brèches apparentes seraient finalement comme autant d'attestations du "mystère initiatique".

Il faut immédiatement souligner que, de manière générale et en ne retenant que les essais qui prétendent plus ou moins à l'historicité, cet intérêt pour la Maçonnerie opérative procède finalement moins de la volonté d'en mieux connaître l'histoire et la nature exactes, que de celle de mieux cerner les modalités de la naissance de la Maçonnerie spéculative. En clair et en bref, la problématique qui est à l'origine et au cœur de ce débat "historique" et qui, pourtant, n'est que rarement formulée de manière suffisamment explicite, est d'ordre "légitimiste" ; elle est d'ailleurs née avec la Maçonnerie spéculative elle-même, ainsi qu'en attestent en filigrane les aperçus historiques des *Constitutions* d'Anderson, et elle peut se résumer

par les questions suivantes : la Maçonnerie spéculative provient-elle réellement de la Maçonnerie opérative ? Est-elle “régulière” vis-à-vis de celle-ci ? La transmission initiatique qui en forme le cœur n’a-t-elle pas subi de pertes lors de cette “transition” ou “mutation”² ? Et en final, selon les réponses qu’il est éventuellement possible de donner à ces questions, la transmission initiatique spéculative est-elle valide et, par conséquent, susceptible de déboucher sur une authentique réalisation spirituelle ? C’est d’ailleurs là le contexte général (initiation et réalisation) dans lequel s’inscrit très précisément la note de René Guénon et c’est une question à laquelle, malgré quelques réserves, il répond par l’affirmative.

Cela étant dit, le problème sur lequel butent immédiatement tous ceux qui se préoccupent de la “préhistoire” opérative de la Franc-Maçonnerie est celui des sources documentaires, puis, en partie en conséquence, en partie corrélativement, celui de la compréhension de la nature exacte de la Maçonnerie opérative. Il faut en effet rappeler que, malgré l’existence de nombreux documents concernant les loges opératives et “pré-spéculatives” britanniques, les sources à caractère spécifiquement rituel sont trop rares, trop fragmentaires et trop tardives pour permettre de se faire une idée à peu près claire de ce en quoi consistait l’initiation opérative et, du fait même que cette démarche est généralement le fait de spéculatifs, pour en comprendre l’exacte nature et la portée.

2. Faute de connaître les modalités exactes de la naissance de la Maçonnerie spéculative, les termes employés pour qualifier sa “relation” avec la Maçonnerie opérative sont fonction de l’hypothèse admise par tel ou tel chercheur. À ceux employés ici, qui supposent qu’il existe un lien effectif, l’on peut aussi, par souci d’honnêteté intellectuelle, ajouter d’autres qui supposent que ce lien n’est pas organique ou qu’il s’agit d’un “emprunt”. Cette dernière tendance est précisément celle d’un certain nombre d’historiens contemporains de la Maçonnerie, notamment britanniques (cf. la présentation des diverses hypothèses qui est donnée par R. Dachez dans les numéros 77 et 83 de la revue *Renaissance Traditionnelle*). Le présent article se limitant à traiter de l’aspect compagnonnique français, ce problème ne sera pas davantage abordé.

Mais si les historiens britanniques se sont généralement plus ou moins arrêtés à ce mur d’obscurité que dresse l’insuffisance des sources documentaires, il n’en va pas tout à fait de même en France. En effet, dès les premiers pas de la Maçonnerie spéculative en France, de nombreux Maçons ont fait le rapprochement entre celle-ci et les organisations compagnonniques (dont c’était alors l’une des périodes d’apogée). Nonobstant certaines défiances bourgeoises et aristocratiques vis-à-vis du monde ouvrier, il est donc très tôt apparu l’idée que ces deux organisations pouvaient peut-être procéder d’une même souche primitive. Négligeant presque aussitôt le stade de l’hypothèse, cette idée s’est amplifiée durant le XIX^e siècle, notamment suite aux premières publications consacrées aux compagnonnages (ainsi qu’aux tendances tautologiques de l’historiographie d’alors), pour devenir au début du XX^e siècle une croyance partagée tant par les Maçons que par de nombreux Compagnons. Guénon accrédi-tera cette croyance bien établie en l’inscrivant dans une problématique plus large et en la dotant au passage d’une formulation nette et concise qui, du fait de son autorité, parachèvera sa transformation en théorie “définitive” et “inataquable”.

Avant même d’en critiquer certains aspects – puisque tel est mon propos –, il convient de se poser la question de savoir à quoi sert, en définitive, l’affirmation d’une origine commune de la Maçonnerie et des compagnonnages.

L’avantage évident d’une telle théorie, c’est qu’elle ouvre la porte à des recherches plus larges en matière de tradition opérative. Car faute de pouvoir éclaircir certains points via des sources documentaires appartenant strictement au contexte géographique, culturel, etc. qui a vu la gestation de la Franc-Maçonnerie spéculative (l’Angleterre et l’Écosse du XVII^e siècle et du tout début du XVIII^e), l’on peut dès lors faire appel aux sources compagnonniques françaises (et germaniques³), voire à tout ce

3. Il est assez singulier de constater combien, malgré d’assez nombreuses références à la *Bauhütte* dans les ouvrages consacrés à la Maçonnerie opérative,

qui, de près ou de loin, semble s'y apparenter. Dans le même temps, cet élargissement du cadre spatial et formel se traduit aussi par un renforcement de l'idée que cette transmission procède sans solution de continuité d'une grande antiquité, chacun s'accordant à voir dans ces compagnonnages les héritiers directs des "bâtisseurs de cathédrales", voire, si l'on prend en compte leurs légendaires, des bâtisseurs du temple de Salomon. Cette filiation étant déjà, dans ses grandes lignes, celle qui est revendiquée par la Maçonnerie britannique, les deux traditions s'épaulent mutuellement dans leurs faiblesses documentaires et, malgré cela (voire à cause de cela), accèdent ainsi au rang de certitude intime. Autre aspect particulièrement important : l'on peut aussi dès lors considérer que ce qui appartient au patrimoine rituel et symbolique de l'un, appartient plus ou moins également à l'autre et, de ce fait, que les éventuelles lacunes de l'un peuvent être colmatées par l'autre, comme autant de "paroles perdues" restituées par l'écho.

Il en résulte actuellement, entre autres dérives, un épiphénomène particulièrement important : ressentant la nécessité de revenir à une pratique maçonnique plus "pure" ainsi que de répondre à l'injonction, transmise par Guénon, de reconstituer des "élites" propres à assurer la restauration de certaines formes traditionnelles après la fin du *Kali-Yuga*, divers groupes maçonniques ou para-maçonniques se sont constitués en marge ou en arrière-plan des cadres obédientiels habituels et prétendent faire appel à des sources "opératives" pour œuvrer en ce sens. De la même manière que la question se pose de savoir dans quelle mesure exacte la Maçonnerie spéculative est "régulière" vis-à-vis de ses supposées racines opératives, la question se pose donc également de savoir dans quelle mesure

l'importance du compagnonnage germanique des tailleurs de pierre est finalement négligée. L'hypothèse d'un rapport avec les loges opératives écossaises est pourtant beaucoup plus crédible que celle d'un lien avec une quelconque organisation française, notamment si l'on examine attentivement les *Statuts Schaw* (1598 et 1599) et le contexte général des relations entre l'Écosse et le Saint-Empire à cette époque.

ces initiatives sont cohérentes et valides ou, à défaut, dans quelles conditions elles pourraient l'être. Se pose évidemment aussi la question de la validité des sources "opératives" sur lesquelles entendent s'appuyer ces groupes, fussent-elles réellement d'origine compagnonnique.

Pour ce faire, encore faudrait-il au préalable avoir répondu aux questions préliminaires ou, du moins, puisque telle me semble être la limite qu'il n'est actuellement pas possible de franchir, avoir mieux cerné ces questions et défini très clairement quels sont les matériaux documentaires à notre disposition pour tenter d'y répondre.

Il est également nécessaire de préciser à chaque pas quel est le plan concerné, faute de quoi l'on nage en pleine confusion. En effet, vu le caractère initiatique des organisations concernées, l'on doit bien avoir en permanence présent à l'esprit que s'interpénètrent plus ou moins étroitement deux plans distincts : celui de l'histoire et celui de la métaphysique. Comme Guénon lui-même le précise nettement dès les premières lignes d'*Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, à propos des deux perspectives désignées par le titre de son ouvrage, s'il convient de ne pas séparer les plans, il est cependant nécessaire de bien les distinguer. Leur interpénétration produit en effet des interférences qu'il nous appartient, par une orientation correcte de l'intellect, de traduire en lumière et non en obscurité.

Arrivé à ce stade de l'exposé, il n'est sans doute pas inutile de préciser qu'il n'entre pas dans mon propos de juger de la validité de la théorie de l'origine commune de la Maçonnerie et du Compagnonnage *sur le plan strictement métaphysique* ; je préciserai simplement que, pour ma part, nonobstant quelques réserves⁴, j'y adhère. Mais, *sur un plan strictement historique*,

4. Je ne détaillerai pas ici les réserves en question. Ce serait entrer dans des considérations d'ordre doctrinal assez complexes (d'autant qu'elles supposent d'avoir dans le même temps une vision plus nette des interférences fonctionnelles avec le plan historique), alors que mon propos, dans le cadre du présent article, est avant tout d'ordre historique.

exprimée aussi abruptement et avec un vocabulaire inapproprié, cette théorie est inexacte. Ce serait là un problème que, toujours du point de vue strictement métaphysique, l'on pourrait considérer comme mineur et accessoire si, dans le même temps, il n'entravait pas quasi totalement le processus d'amélioration de la connaissance historique. Or, à trop idéaliser la supériorité du plan métaphysique vis-à-vis du plan historique, l'on dérive rapidement vers une "séparation" des deux, c'est-à-dire, en réalité, à une incapacité d'en percevoir et d'en comprendre les relations fondamentales et indissolubles. Dans ces conditions, en adhérant ici à l'injonction transmise par Guénon, quel espoir reste-t-il, hormis l'intervention de la Divine Providence⁵, de comprendre, voire de "restaurer" quoi que ce soit de réellement traditionnel ?

Sur le plan strictement historique, il n'existe en effet à l'heure actuelle aucun élément documentaire incontestable qui puisse permettre d'affirmer cette communauté d'origine. Si dans le cas de la Maçonnerie opérative britannique (anglaise et écossaise) il existe une documentation relativement abondante qui, malgré ses lacunes, permet de constater l'existence de fraternités de tailleurs de pierre (*masons*) à caractère peu ou prou initiatique⁶ dès 1390 (manuscrit *Regius*) – fraternités dont il reste en certains cas à établir documentairement la parenté organique par filiations successives –, rien de comparable n'existe pour le domaine français. Or, par définition, sur le plan "horizontal" que constituent les "contingences", toute tentative de comparaison, que ce soit pour affirmer ou infirmer un lien ou

5. Mais il ne faut pas oublier la parole : « Aides-toi et le Ciel t'aidera ».

6. Spirituel me semble être un terme plus adéquat dans bien des cas, tant par sa généralité que par le fait, très important, que toutes ces fraternités de métiers ne sont pas "initiatives", au sens où leurs rites et symboles, même s'ils sont susceptibles d'une interprétation d'ordre ésotérique, n'appellent pas leurs membres à une telle démarche. En fait, de nombreuses fraternités de métiers s'apparentent avant tout à des "ordres artisanaux" – au même sens qu'il existe des ordres religieux et des ordres chevaleresques, sans que ceux-ci soient nécessairement "initiatives", du moins au sens très restreint qu'a pris ce terme dans certains milieux et à l'époque moderne.

une identité, repose au préalable sur la disponibilité de deux ensembles d'informations à peu près équivalents en terme de quantité, de nature, de chronologie, etc. Nous sommes ici loin du seuil minimum ; en fait, contrairement à ce que l'on croit généralement (parce que vulgarisé par de pseudo-spécialistes), nous sommes à peine à un niveau de connaissance permettant de formuler des hypothèses pertinentes.

Cette affirmation nécessite d'être justifiée et, surtout, développée. Nonobstant le fait qu'elle entre en conflit avec des idées reçues tellement bien établies qu'elles sont jugées incontestables, elle le nécessite d'autant plus que, pour l'un des domaines considérés, celui des compagnonnages, l'ignorance du public et même des "spécialistes" est en réalité quasi totale. Devant l'ampleur du problème et du sujet, et les limites qu'imposent un simple article, le lecteur me pardonnera de me limiter ici à quelques aspects exemplaires, quitte à devoir revenir sur d'autres lors de publications ultérieures. Ajoutons que, de ce fait, je ne m'attacherai pas ici à explorer la "branche" maçonnique et britannique du problème, à savoir la question des liens entre la Maçonnerie spéculative et la Maçonnerie opérative – mon domaine de compétence étant avant tout celui des compagnonnages continentaux.

Le premier point important à connaître, c'est que le plus ancien document à l'heure actuelle connu faisant état, de manière à peu près incontestable, de l'existence d'un compagnonnage en France, ne date que de 1540. Il s'agit d'un procès-verbal établi à Dijon relatant que deux compagnons cordonniers ont été hébergés « chez une femme nommée la mère » – si le terme de "compagnon" est employé hors compagnonnages, celui de "mère" n'est pas attesté par ailleurs et peut donc être considéré comme étant caractéristique de ces organisations. S'il existe des indices dans des documents un peu plus anciens (courant XV^e), aucun n'est suffisamment substantiel pour affirmer qu'il concerne à coup sûr un compagnonnage, du moins selon les critères à l'heure actuelle définis quant à la nature et à la forme de ce type d'organisation⁷.

À partir du milieu du XVI^e, et notamment durant tout le XVII^e siècle, les attestations documentaires concernant divers compagnonnages de métiers se multiplient progressivement, pour atteindre, durant le XVIII^e siècle, le stade d'une relative "banalité". Cette croissance peut être expliquée par deux facteurs, pas nécessairement contradictoires : augmentation du nombre et de l'importance de ces compagnonnages, et augmentation, plus on s'approche de l'époque moderne, du nombre d'archives conservées⁸. Il est à noter que la très grande majorité de ces documents est d'origine judiciaire et qu'ils

7. Pour davantage d'informations en ce qui concerne les plus anciennes attestations documentaires de l'existence de compagnonnages en France, ainsi que sur la problématique étudiée ici, du point de vue des compagnonnages, cf. Laurent Bastard et Jean-Michel Mathonière, *Travail et Honneur : les Compagnons Passants tailleurs de pierre en Avignon aux XVIII^e et XIX^e siècles*, éd. La Nef de Salomon, Dieulefit, 1996. Je signalerai à ce propos que l'idée première du présent article provient de la nécessité qu'il y avait de répondre à certaines critiques reçues au sujet de ce livre, notamment au compte rendu publié par Jean-Pierre Bayard dans le n° 106 de *Points de vues initiatiques*, compte rendu qui non seulement est la somme la plus incroyable des pseudo-preuves "historiques" du tronc commun Maçonnerie-Compagnonnage, mais qui est aussi, ce faisant, le témoignage de l'incapacité de certains milieux à mener à bien une recherche sérieuse et, surtout, sincère.

8. Nous rejoignons là une problématique soulignée par René Guénon, à savoir que, pour diverses raisons, notamment le caractère purement oral qu'aurait longtemps possédé ce type d'organisations initiatiques, l'absence de preuves documentaires ne présage pas de leur inexistence. Cependant, l'expérience des recherches menées jusqu'alors et des découvertes documentaires réalisées m'oblige à considérer cette théorie avec prudence. En fait, elle est relativement vraie en ce qui concerne les documents rituels, mais pas du tout pour ce qui est des autres formes de témoignages : statuts administratifs, archives judiciaires, mentions diverses, etc. L'on peut donc considérer que, à défaut de prouver que la naissance des compagnonnages français remonte seulement à la période où ils commencent à être attestés, l'augmentation significative des attestations de leur existence accompagne, avec un décalage de quelques décennies, d'un siècle tout au plus, leur naissance *sous cette forme*, puis leur multiplication et leur extension. Si je souligne « sous cette forme », c'est qu'il faut bien comprendre qu'il a nécessairement existé des formes antérieures, tant sur le plan de l'organisation professionnelle que sur celui de l'initiation ou de la spiritualité ; mais nous sommes alors au niveau des "racines" et non plus du "tronc".

nous apprennent en réalité peu de choses sur les aspects internes et, *a fortiori*, rituels et symboliques⁹.

En fait, il faut attendre la publication, en 1839, du *Livre du Compagnonnage* d'Agricol Perdiguier ("Avignonnais-la-Vertu", Compagnon menuisier du Devoir de Liberté), pour disposer d'un tableau assez complet et apparemment précis des compagnonnages, de leurs coutumes, de leurs légendes, voire de quelques rites et symboles, *tels qu'ils se présentaient au début du XIX^e siècle*. Dans la foulée de Perdiguier, souvent en réaction à ses projets de réforme des sociétés compagnonniques, quelques ouvrages de moindre importance paraissent. Mais il faut attendre 1901 pour voir enfin publié le premier ouvrage consacré à l'histoire générale et "objective" des compagnonnages en France, celui d'Étienne Martin-Saint-Léon, *Le Compagnonnage, son histoire, ses coutumes, ses règlements et ses rites*, ouvrage qui reste aujourd'hui encore une référence sérieuse. Puis c'est seulement en 1966 que paraît le second et dernier ouvrage d'importance, celui d'Émile Coornaert, *Les compagnonnages en France du Moyen-Âge à nos jours*. Dans un cas comme dans l'autre, ces ouvrages se fondent en grande partie sur l'œuvre de Perdiguier et la connaissance que l'on a par son intermédiaire des compagnonnages au XIX^e siècle, mais ils résultent également de recherches en archives qui apportent des éléments nouveaux quant aux époques plus anciennes. Depuis le début des années soixante-dix, de nombreuses publications généralistes ont été faites sur les compagnonnages, notamment par François Icher, mais, quels que soient leurs qualités ou défauts respectifs et indépendamment du fait qu'elles sont souvent pourvu d'une abondante iconographie qui faisait défaut

9. La principale exception est la célèbre *Résolution* de la Sorbonne, en 1655, qui, condamnant les pratiques « impies et sacrilèges » de certains corps compagnonniques, donne une description relativement détaillée de leurs rites de Réception. Notons au passage que leur teneur est assez éloignée de celle des rites maçonniques. Cf. leur édition dans Émile Coornaert, *Les Compagnonnages en France du Moyen-Âge à nos jours*, éd. Ouvrières, Paris, 1966, pp. 350-356.

auparavant, l'on peut considérer qu'il s'agit avant tout de *compilations* des travaux préalablement cités et qu'elles n'apportent rien de nouveau, tant sur le plan documentaire que sur celui de la compréhension du phénomène compagnonnique. L'on peut même aller jusqu'à dire que, nonobstant leur division assez radicale en deux points de vue hostiles, celui de "l'ésotérique" et celui du sociologique, ces publications sont très conformistes et ne mettent jamais en doute les idées reçues auxquelles elles se rattachent.

On notera par ailleurs que, à côté de ces ouvrages généraux, contrairement à bien d'autres domaines de l'histoire, il existe excessivement peu de monographies spécialisées dues à des historiens locaux, des sociologues, des ethnologues, etc. Pour sa part, l'inventaire superficiel des fonds d'archives publics, lancé dans les années cinquante par Roger Lecotté, n'a pas révélé de gisements particulièrement importants et inexploités¹⁰. De même, les archives conservées à titre privé par les diverses sociétés compagnonniques contemporaines sont-elles, mythes et réalités du secret mis à part, pauvres en matière de documents antérieurs au XIX^e siècle et extrêmement pauvres pour ce qui est des documents antérieurs au XVIII^e.

En résumé, les sources documentaires actuellement à notre disposition sont donc excessivement peu nombreuses, voire, sur le plan central que constitue l'aspect initiatique des compagnonnages, presque inexistantes. Hormis les condamnations de la Sorbonne en 1655 et quelques autres sources des XVII^e et XVIII^e siècles, les rares aspects rituels et symboliques qui nous sont plus ou moins bien connus appartiennent

10. La publication citée auparavant (*Travail et Honneur*) résulte cependant d'une découverte exceptionnelle dans des fonds publics, celle des archives des Compagnons Passants tailleurs de pierre d'Avignon. Depuis, nos recherches se sont poursuivies et, tant du fait de la publication de ce premier volet que de la confiance que nous ont par conséquent accordé certains milieux, nous avons fait d'autres découvertes importantes. Du point de vue expérimental, il est donc possible d'affirmer qu'il existe de nombreux fonds inexploités, qui, pour certains, sont relativement bien connus mais souffrent d'avoir été négligés à cause de l'erreur d'orientation intellectuelle que je dénonce ici.

au XIX^e siècle et sont très fragmentaires, ne touchant que quelques métiers¹¹. L'on voit donc qu'il est de sérieux doutes à émettre quant à la possibilité même d'effectuer une comparaison avec les sources maçonniques¹², tous aspects confondus. En fait, sachant que les lacunes peuvent quelquefois se révéler aussi instructives que les documents, au moins parce qu'elles obligent à se poser certaines questions, nous avons à peine de quoi mener une étude générale et sérieuse des seuls compagnonnages français.

L'on pourrait à la rigueur se satisfaire de ces informations tardives et partielles quant aux rites et symboles compagnonniques, en vrac, sans tenir compte des spécificités de chaque métier – c'est d'ailleurs ce que font sans hésitation les partisans du tronc commun – si elles étaient considérables comme à peu près "pures", c'est-à-dire spécifiquement compagnonniques. Mais tel n'est absolument pas le cas. Car dès le XVIII^e siècle, les compagnonnages, dans leur majorité, subirent une considérable influence maçonnique. Celle-ci ne procède pas particulièrement d'une "parenté" avec la Maçonnerie qu'auraient ainsi reconnu les compagnonnages (bien qu'il ne faille pas totalement l'exclure), mais résulte surtout et de toute évidence du même double processus que la Maçonnerie elle-même avait connu tout au long du XVIII^e siècle et au-delà : celui de l'historicisation et de la ritualisation "cohérente" en vue d'une certaine "respectabilité" de la tradition ; les Compagnons ont donc puisé sans gêne (et sans cohérence¹³) dans le riche gisement

11. Je préciserai que, ce disant, j'envisage également une partie des sources qui ne sont pas connues du public.

12. En fait, il convient d'avoir bien présent à l'esprit que la comparaison Maçonnerie/Compagnonnage la plus cohérente repose nécessairement sur le métier de tailleur de pierre (maçon au sens ancien du terme). Or, malgré les découvertes avignonnaises, c'est là l'un des compagnonnages sur lesquels nous ne disposons de pratiquement aucun éclairage rituel...

13. L'incohérence des emprunts compagnonniques au patrimoine maçonnique constitue un indice très net du fait que l'explication de ces emprunts ne peut pas résulter d'une parenté immédiate et profonde.

que leur offraient les divulgations maçonniques ou auquel ils pouvaient également accéder par le biais des doubles affiliations. Cette maçonnerie ira en croissant durant tout le XIX^e siècle. Elle est aujourd'hui sévèrement remise en cause par la majorité des compagnonnages.

Un livre entier ne suffirait pas à détailler toutes les traces de cette influence maçonnique sur les compagnonnages¹⁴. L'on me permettra donc que de n'en retenir ici, à titre de démonstration, qu'un seul cas, d'autant plus exemplaire qu'il sert fréquemment d'argument aux inconditionnels de la théorie du tronc commun. Je pense que, tenant compte de sa ramification dans le légendaire de Maître Jacques, ce seul exemple suffira à démontrer toute l'ampleur et la réalité du problème, à défaut de pouvoir à lui seul définitivement abattre la théorie du tronc commun.

Les Compagnons, comme les Maçons, se réclament d'une fondation lors de la construction du temple de Salomon. Mais nous n'avons aucune trace substantielle d'une telle légende de fondation avant la publication du *Livre du Compagnonnage*, en 1839 ! Ce n'est pas dire que la thématique du temple de Salomon était inconnue des Compagnons avant cette date, un corps de tailleurs de pierre se réclamant être "enfant de Salomon" (nous ne le savons d'ailleurs que tardivement), mais qu'il n'est pas du tout certain qu'elle avait, avant d'être "enrichie" par les apports maçonniques du XVIII^e siècle, le même contenu. On notera d'ailleurs que les documents opératifs britanniques n'y accordent pas non plus la place prépondérante qu'elle aura plus tard dans le légendaire spéculatif. Perdiguier lui-même, bien que membre d'une des sociétés compagnonniques les plus maçonisées¹⁵,

14. Un aspect particulièrement net de cette influence, celui de l'iconographie, a été étudié par Laurent Bastard ; *L'iconographie compagnonnique au XIX^e siècle*, in *Catalogue de l'exposition Le Compagnonnage, chemin de l'excellence*, Réunion des Musées Nationaux, 1995.

15. Perdiguier est entré en Maçonnerie, mais postérieurement à la publication de son livre. Il ne fut d'ailleurs jamais un Maçon bien zélé, et il critiqua ouvertement l'attitude des Maçons durant la Commune de Paris.

reste d'ailleurs assez prudent : ainsi, au sujet des Compagnons Étrangers tailleurs de pierre, qui seraient d'après diverses traditions compagnonniques le seul corps à remonter "réellement" jusqu'à Salomon, il évoque très brièvement la transmission en leur sein d'une légende relative à Hiram, mais il le fait sous couvert de rumeurs circulant à ce propos. Ces rumeurs sont-elles spécifiquement compagnonniques ou bien résultent-elles déjà d'un amalgame avec la Franc-Maçonnerie ? Cette société est en effet connue pour avoir très largement pratiqué, au moins dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la double affiliation. Là encore, seul un document plus ancien pourrait permettre de trancher. Notons d'ailleurs que chez les Compagnons Passants tailleurs de pierre, une famille rivale ayant très peu subi l'influence maçonnique, nous ne connaissons qu'une seule mention "ancienne" d'Adonhiram (vers 1840).

La prudence qu'il convient d'avoir vis-à-vis de la source quasi unique qu'est Perdiguier, est rendue manifeste par de nombreux exemples de contradictions entre ce qu'il rapporte et ce qui nous est aujourd'hui connu. Ainsi, au sujet de la légende de Maître Jacques, le fondateur mythique de la plus importante branche des compagnonnages du Devoir. Selon la version qu'il rapporte en 1839, Maître Jacques serait né en Gaule et aurait été le fils d'un habile architecte dénommé *Jaquin*. Lui-même habile tailleur de pierre et sculpteur, il part en Grèce parfaire ses connaissances auprès d'un célèbre philosophe (Pythagore ? Euclide ?), puis il se fait embaucher sur le chantier du temple de Salomon où il réalise notamment deux remarquables colonnes. J'abrège ici le récit pour arriver à sa conclusion. De retour en Gaule, Maître Jacques périt assassiné par cinq mauvais Compagnons (des disciples de son rival, le Père Soubise, fondateur des charpentiers) dans le massif de la Sainte-Baume. Voici une légende qui, outre la référence au temple de Salomon et à ses fameuses colonnes, offre de saisissants rapports avec celle du meurtre d'Hiram ainsi qu'avec la Passion du Christ ! Le seul problème, c'est qu'elle semble avoir été totalement différente de celle que se transmettaient

alors les Compagnons Passants tailleurs de pierre, premiers "enfants" de Maître Jacques ! Pour eux, à cette époque, Maître Jacques était plus modestement l'habile appareilleur des tours de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans, au début du XV^e siècle¹⁶, version légendaire que Perdiguier rapportera dans un autre livre en 1860. Mais ce qui est le plus intéressant à noter, concernant le problème de fiabilité des sources "traditionnelles", c'est que, du fait de l'autorité acquise par sa publication et de la notoriété de Perdiguier, même chez les Compagnons d'autres familles rituelles, la version Sainte-Baume a fini par intégrer le patrimoine légendaire des tailleurs de pierre du Devoir ! Bien d'autres cas de semblables incorporations et digestions d'éléments hétérogènes (Templiers, Égypte, répercussions supposées des Guerres de Religions) peuvent être mis en évidence et précisément datés de la période moderne (XIX^e-XX^e siècles).

En fait, l'on peut de la sorte démontrer sans difficulté l'invalidité totale ou partielle de la majorité des similitudes formelles les plus fréquemment invoquées entre Maçonnerie et Compagnonnage, ainsi que, dans une moindre mesure et pour des raisons sensiblement différentes, celles qui existent entre les compagnonnages français eux-mêmes, similitudes qui ont amené à substituer un singulier trompeur (le Compagnonnage) au pluriel qui seul peut correctement traduire la réalité.

Subsistent cependant quelques indices¹⁷ qui peuvent servir non pas à émettre la théorie d'une origine historique commune

16. Cette date légendaire est contredite par la chronologie de ce chantier, l'un des mieux documentés. Les tours de Sainte-Croix d'Orléans n'ont en effet été réalisées qu'au XVIII^e siècle, très probablement avec l'intervention de nombreux Compagnons tailleurs de pierre. Ce détail est d'autant plus intéressant qu'il montre combien la mémoire des faits est fragile puisque, à peine un siècle après ce chantier qui fut l'un des plus retentissants du XVIII^e, les Compagnons sont capables de se transmettre une datation aussi aberrante.

17. Dans le cadre de ce bref article, je ne m'attarderai pas à dresser la liste de ces indices sérieux. Le lecteur peut se reporter à *Travail et Honneur*, op. cit., pp. 220-244, où sont évoqués et analysés certains d'entre eux. Soulignons cependant que certains de ces indices ont été jusqu'alors négligés, du fait

des divers compagnonnages et des loges opératives britanniques, mais l'hypothèse de *substrats en tout ou partie communs ou similaires*.

Quelle est la différence sur le fond et quel est l'intérêt de substituer cette notion plus complexe à la théorie simpliste du tronc commun ?

J'attirerai d'abord l'attention sur le fait qu'elle est clairement énoncée comme n'étant qu'une hypothèse, c'est-à-dire un postulat que des recherches complémentaires, notamment au travers la découverte de nouveaux éléments documentaires, se doivent d'affiner, confirmer ou infirmer, en tout ou en partie.

Ensuite, cette notion ouverte ne présage pas *a priori* de l'existence ou de l'inexistence d'une origine commune. Ce faisant, elle offre l'incalculable avantage de permettre un déblocage des recherches qui, à cause de l'acceptation ou du rejet de la théorie du tronc commun, s'étaient littéralement fossilisées. Car le problème n'étant plus dans l'immédiat de trouver et prouver cette lointaine origine commune, ou son contraire, l'attention des chercheurs peut avec profit se porter sur les divers exemples de fraternités initiatiques de métiers qui nous sont plus ou moins bien connus. Ce faisant, en travaillant métier par métier, organisation par organisation, région par région, époque par époque, etc. l'on connaîtra mieux à moyen terme les caractéristiques et les évolutions de chacune d'entre elles et, par là même, l'on sera certainement en mesure d'aller plus loin, tant dans le passé que dans l'hypothèse quant aux liens organiques que certaines d'entre elles ont, probablement, entretenus.

Si je précise « certaines d'entre elles », de la même manière que pour substrats j'ajoute « en tout ou partie communs ou

qu'ils ne renvoient pas à des aspects symboliques et rituels, mais à des aspects structurels, notamment en ce qui concerne la relation entre ces organisations et les autres modes d'organisation du métier. Je citerai néanmoins le point le plus important : il est fait mention dans les *Old Charges* d'une transmission de la Maçonnerie à la Grande-Bretagne via la France, à l'époque de Charles Martel ; le même personnage est revendiqué au XIII^e siècle (*Livre des métiers*) par les tailleurs de pierre parisiens comme les ayant exempté du guet.

similaires », c'est que, dans le cas des compagnonnages français, nous savons d'ores et déjà qu'il s'agit en réalité d'une galaxie d'organisations qui, bien que présentant certaines caractéristiques communes, ne procèdent pas toutes d'une même "souche" ou, pour le moins, d'une même vocation. Ainsi, certains d'entre eux résultent-ils d'une volonté d'ordre "syndical" qui a emprunté aux compagnonnages du Devoir tout ou partie de leurs formes extérieures, mais ils ne possédaient pas à l'origine une transmission initiatique "régulière"¹⁸. L'on a donc bien là un témoignage flagrant du risque qu'il y a à vouloir à tout prix "faire feu de tout bois", c'est-à-dire considérer que tout ce qui se présente sous l'apparence de compagnonnage appartiendrait *ipso facto* aux « branches multiples » surgissant d'un hypothétique tronc commun. En réalité, nous sommes face à des organisations distinctes qui plongent leurs racines dans divers substrats, certains leur étant communs, à commencer par le métier de tailleur de pierre par exemple, d'autres étant différents ; certaines possédant des racines très ramifiées qui vont se nourrir de substrats différents, d'autres plongeant une racine principale dans un substrat bien localisé. Leurs évolutions ne sont pas toujours similaires, ainsi qu'en témoigne leur histoire moderne.

En fait, si l'on veut bien garder l'image de l'arbre comme vecteur analogique pour tenter d'analyser théoriquement la question complexe des fraternités initiatiques de métiers, l'on

18. Dans la période moderne, deux cas sont ainsi connus et bien documentés : celui des Compagnons cordonniers et celui des Compagnons boulangers. L'on notera cependant que, parmi les plus anciennes attestations de l'existence de compagnonnages en France, figurent précisément les cordonniers. Leur société a-t-elle "perdu" le Devoir durant le XVII^e siècle ? Ou bien son Devoir était-il d'une nature autre que celui des sociétés qui, probablement au cours du XVIII^e, cherchèrent à établir des règles de filiation et à se fédérer en familles ? Comme ce cas l'illustre bien, le sujet est complexe et il est donc bien présomptueux, en l'état actuel des connaissances, de chercher à établir une théorie générale. Finalement, il faut également souligner qu'une question essentielle reste à l'heure actuelle non posée par la majorité des "spécialistes" : qu'est-ce qu'un compagnonnage ?

doit non pas se fixer sur un arbre unique, qui cacherait la forêt, mais, précisément, sur cette forêt composée d'essences variées appartenant toutes à la catégorie des arbres et, au plan du principe, au règne végétal. L'analogie est d'autant plus riche si l'on considère qu'il ne s'agit pas d'une forêt pétrifiée mais d'une forêt vivante : au fur et à mesure que des arbres meurent, ils composent le substrat nourricier sur lequel viendra croître et fructifier une nouvelle génération. Le problème n'est donc pas tant celui d'une continuité absolue, celle d'un seul arbre multi-séculaire ou, pour le moins, d'une seule espèce, mais – et cela entre en corrélation profonde avec le processus initiatique lui-même – avec une continuité relative, celle de la grande famille des arbres, appartenant au vaste règne végétal. Cette formulation imagée et moins "mécanique" de l'hypothèse a pour elle l'avantage de concilier sans ambiguïté les plans historique et métaphysique : le "règne" auquel appartiennent toutes les formes de fraternités initiatiques de métiers est bel et bien unique et transcendant ; pour le reste, ces formes sont, comme cela est inévitable, régies par les lois propres au plan des contingences. Seule la compréhension précise de ces "accidents", de leur nature, de leurs causes et de leurs conséquences, permettra d'œuvrer efficacement à une "restauration" *in principio* – à ne pas confondre avec un impossible "retour en arrière". C'est d'ailleurs là, même si on le perd trop souvent de vue, la finalité même de la science historique : dégager les fruits de l'expérience ; c'est également le processus même de la réelle opérativité : un respir constant entre le matériau et le projet, une union où, finalement, l'on ne distingue plus entre l'esprit et la matière, processus graduel qui suppose d'être répété avec rigueur et patience, et qui passe, *quelles que soient leurs valeurs dans l'absolu*, par la remise en cause du matériau, des outils, du projet et de soi-même.

RÉFLEXIONS SUR LA RÉFORME LITURGIQUE

Des forces venues de sa part prendront position ;
elles profaneront le sanctuaire-citadelle, aboliront le
sacrifice perpétuel et y placeront l'abomination de la
désolation.

Daniel, XI, 31

Rassembler ce qui est épars.

Devise maçonnique

Un article concernant la réforme de la Liturgie catholique romaine pourra sembler hors de propos dans une revue émanant d'une loge maçonnique d'étude ; en effet on connaît le contentieux entre ces deux institutions traditionnelles d'occident que sont : l'Église Catholique Romaine d'une part et la Franc-Maçonnerie d'autre part. On sait à quelles *excommunications* réciproques ce contentieux a pu aboutir, à quelles *incompréhensions*, à quelles *fermetures*... Ce que l'on sait moins ou que l'on feint d'ignorer de part et d'autre, c'est la complexité de cette délicate situation mais aussi et surtout son possible et probable dénouement dans la mesure où certaines conditions seraient réunies et où des *hommes de bonne volonté* se dévoueraient à ce travail. D'aucuns penseront donc que le Rite de la Messe, rite religieux, est un rite *exotérique* et que son étude (pis encore, que l'étude de ses *aléas*...) ne doit en rien concerner le Maçon dont le domaine d'investigation devrait se limiter à... *l'ésotérisme*. Mais en cela fidèle à sa *Règle*, la revue comme la loge dont elle est en partie l'organe d'expression, se réfère à Abraham ; or cette référence à Abraham outre sa signification symbolique propre dans l'appareil de la Maçonnerie traditionnelle, renvoie aux racines communes des trois grandes lignées monothéistes dont les Doctrines reconnaissent en lui un Père fondateur. C'est dans

cette perspective que la vocation de La Règle d'Abraham serait aussi de retrouver *ce grand secret de réconciliation* entre Judaïsme, Christianisme et Islam d'une part, mais également entre exotérisme et ésotérisme au sein même de la Civilisation occidentale. Par ailleurs, toute civilisation traditionnelle distingue sans les séparer ces deux aspects de la quête spirituelle : *exotérisme* et *ésotérisme*, qui sont les deux faces d'une même réalité, l'une extérieure et l'autre intérieure et il est immédiatement compréhensible pour chacun « qu'il faut d'abord aborder l'extérieur pour pouvoir ensuite pénétrer à l'intérieur, et qu'il ne saurait y avoir d'autre voie que celle là ». De même, « l'adhésion à un exotérisme est une condition préalable pour parvenir à l'ésotérisme ; en outre, il ne faudrait pas croire que cet exotérisme puisse être rejeté des lors que l'initiation a été obtenue, pas plus que les fondations ne peuvent être supprimées lorsque cet édifice est construit »¹. Cette dernière affirmation trouvera, sans nul doute, un écho en tout *constructeur*... Afin de conclure ces quelques considérations d'ordre général, il est peut-être judicieux de rappeler que la distinction des deux domaines dont nous venons de parler se réfère à la distinction du *moi* et du *soi* et porte de ce fait sur les états de *salut* et de *délivrance*².

Ainsi donc, de manière singulièrement analogique avec les modifications (ajouts et retraits) des rituels maçonniques au cours des siècles et comme *signature* de notre époque, les rites de l'Église Catholique Romaine ont subi eux aussi des changements tels, que depuis le Deuxième Concile du Vatican (1961-1965), on a pu parler de *crise* de l'Église. Le Pape Paul VI, encourageant la réforme débutée sous le pontificat de son prédécesseur Jean XXIII, déclarait contradictoirement en 1968 : « l'Église se trouve en une heure d'inquiétude, d'autocritique,

1. René Guénon, *Initiation et réalisation spirituelle*, ch. VII, « nécessité de l'exotérisme traditionnel », éd. Traditionnelles, 1974. Citer cet auteur sur des questions aussi importantes que mal comprises, c'est bien entendu lui reconnaître une *autorité spirituelle* et une *fonction*. À chacun appartient d'opérer la *reconnaissance* ou la *méconnaissance*.

2. Jean Tourniac, *Vie posthume et résurrection*, Dervy, 1983.

on dirait même d'autodémolition. C'est comme un bouleversement intérieur, aigu et complexe, auquel personne ne se serait attendu après le Concile. On pensait à une floraison, à une expansion sereine des conceptions mûries dans les grandes assises du Concile. Cet aspect existe également dans l'Église mais puisque *bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu*³, on en vient à remarquer surtout l'aspect douloureux, comme si l'Église se frappait elle-même »⁴; et, quatre années plus tard, Paul VI affirmait qu'il avait le sentiment que « par quelque fissure, la fumée de Satan est entrée dans le peuple de Dieu »⁵. Ces deux citations suffiraient à montrer à quel degré d'incertitude et de tâtonnement en était arrivé le Pontife Romain dont le Magistère a pu être qualifié de *Magistère incertain*⁶. Par ailleurs, la référence du Souverain Pontife à une certaine *infiltration* n'est pas sans rappeler un enseignement traditionnel selon lequel les forces de destruction s'introduiront de plus en plus par les *fissures de la Grande Muraille* au fur et à mesure de la *descente cyclique*⁷. Il faut bien reconnaître qu'à l'écoute ou à la

3. Le bien procède d'une perfection, le mal d'une multitude de privations.

4. Allocution du 7 décembre 1969 devant les professeurs et les élèves du Séminaire lombard pontifical Saint Ambroise et Saint Charles, *La Documentation Catholique*, n° 1531 du 5 janvier 1969.

5. Homélie du 29 juin 1972 sur « l'état actuel d'incertitude dans l'Église », *La Documentation Catholique*, n° 1613 du 16 juillet 1972.

6. Abbé Claude Barthe, *Trouvera-t-il encore la foi sur la terre ? une crise de l'Église : histoire et question*, éd. François-Xavier de Guibert, 1996. Pour la critique générale de la réforme conciliaire, nous renvoyons les lecteurs aux deux ouvrages suivants et à leur bibliographie : Rama Coomaraswamy, *Les problèmes de la nouvelle Messe*, éd. l'Âge d'Homme, 1995 ; (ab : LPNM), ouvrage polémique mais bien documenté, ainsi que : Mgr. Klaus Gamber, *La réforme liturgique en question*, éd. Sainte Madeleine, 1972, (ab : LRLQ).

7. « Dans le symbolisme de la Tradition hindoue, cette Grande Muraille est la montagne circulaire *Loka -Loka*, qui sépare le cosmos (*Loka*) des ténèbres extérieures (*Aloka*) ; il est d'ailleurs bien entendu que ceci est susceptible de s'appliquer analogiquement à des domaines plus ou moins étendus à l'ensemble de la manifestation cosmique » et « dans la Tradition islamique, ces fissures sont celles par lesquelles pénétreront, aux approches de la fin du cycle, les hordes dévastatrices de Gog et Magog ». René Guénon, *Le Règne de la Quantité et les signes des temps*, ch. XXV, éd. Gallimard, 1972.

lecture des différents intervenants qui ont été pris dans cette *tourmente*, on ressent une désagréable impression de flou et d'imprécision, faite d'affirmations et de rétractions, qui permet de penser à une *maison divisée contre elle-même* (Mt, XII, 25-26). La crise de l'Église pourrait d'ailleurs être évaluée à ce seul signe : la perte de la paix ; perte de la paix entre catholiques qui sont devenus des *frères ennemis* (que l'on songe aux dénominations souvent péjoratives d'*intégristes* et de *modernistes*...) ; perte de la paix en chaque catholique qui ne peut être indifférent à cette division extérieure. Serions-nous donc, à l'approche du deuxième millénaire après la naissance du Fondateur de la Religion Chrétienne, aux prises directes avec le *Mysterium iniquitatis* et assisterions nous à l'arrivée du *scandale* annoncé néanmoins nécessaire par le Christ lui-même ?⁸ Loin d'entrer ici dans l'arène et de *diaboliser* l'une ou l'autre des parties en présence (car « Dieu seul sonde les reins et les cœurs », Ap. II, 23.), nous tenterons dans la suite de cet article de percevoir certains points de la réforme liturgique selon un angle plus métaphysique que religieux ou théologique, dans la mesure où la Religion Chrétienne sera perçue en référence à la Tradition Primordiale et à l'enseignement traditionnel concernant la *descente cyclique*⁹ qui en fait partie intégrante.

8. Par exemple en *Matthieu XVIII, 7* : « Malheur au monde à cause des scandales !... Car c'est une nécessité que les scandales arrivent ; mais malheur à l'homme par qui vient le scandale ».

9. voir à ce sujet René Guénon, *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, éd. Gallimard, 1970, et Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, éd. Les Belles Lettres, 1982, p. 92 : « Pourquoi faut-il que je me trouve dans le cinquième âge ? Que ne suis-je mort auparavant, ou que ne suis-je encore à naître ! C'est maintenant la race de l'Âge de Fer. Les hommes ne cesseront plus désormais, et le jour et la nuit, de se consumer en peines et en travaux ». La notion de Tradition Primordiale se trouve en filigrane chez certains Pères de l'Église. Nous citerons ici à titre de simple illustration, le plus connu d'entre eux : Saint Augustin, *Rétractations*, I, XIII, 3 : « En vérité, cette institution que l'on appelle aujourd'hui chrétienne, existait chez les Anciens, et n'a jamais cessé d'exister depuis l'origine du genre humain, jusqu'à ce que le Christ lui-même étant venu l'on a commencé d'appeler chrétienne, la *Vraie Religion* qui existait déjà auparavant ». C'est nous qui soulignons.

Brève chronologie de la réforme

Le concile Vatican II fut annoncé par le pape Jean XXIII le 25 janvier 1959 et fut clos solennellement par le pape Paul VI à la dixième session publique le 8 décembre 1965 ; la première promulgation du concile fut la constitution *sacrosanctum concilium* concernant la Sainte Liturgie le 4 décembre 1963, fruit des deux premières périodes ou sessions et des trois premières sessions publiques. La première Messe issue de cette réforme fut d'abord présentée dans la chapelle Sixtine devant un synode d'évêques en octobre 1967. Cette *Messe Normative* fut mise au vote : sur 187 votants 71 ont voté pour, 62 ont voté pour avec des réserves, 43 l'ont rejetée entièrement, 11 se sont abstenus. Un certain nombre de changements mineurs ont été effectués afin de satisfaire les évêques mécontents ainsi qu'une partie des membres du clergé qui s'étaient aperçu d'un glissement inquiétant par rapport au Rite qui avait été célébré jusqu'alors. Ce Rite lui-même avait été codifié par le pape Saint Pie V en 1570 sur la demande des pères du Concile de Trente (Italie), souhaitant l'unifier et le préserver, luttant ainsi contre ce qu'ils estimaient être l'hérésie protestante. La première difficulté qui apparut à la promulgation du *Novus Ordo Missae* (Nouvel Ordre de la Messe) fut que tout changement semblait déjà contraire à la bulle *Quo primum tempore* du pape Saint Pie V qui proclamait : « Par notre présente constitution, qui est valable à perpétuité, nous avons décidé et nous ordonnons sous peine de notre malédiction, que pour toutes les autres églises précitées¹⁰ l'usage de leurs missels propres soit retiré et absolument et totalement rejeté et que jamais rien ne soit ajouté, retranché ou modifié à notre missel que nous venons d'éditer ». Cette première difficulté fit à elle seule couler beaucoup d'encre. Néanmoins, en 1969, le pape Paul VI faisait éditer le

10. La Bulle *quo primum tempore* de Saint Pie V, revue *Itinéraires*, supplément au n° 162, avril 1972 : éd. Dominique Martin Morin. La bulle papale permettait à certaines églises locales de continuer à célébrer selon leur rite propre, si celui-ci était établi sans interruption depuis deux cents ans.

nouveau Missel. Immédiatement, les plus traditionalistes parmi les pères du Concile présentèrent au Souverain Pontife un *bref examen critique de la nouvelle messe*¹¹, affirmant que celle-ci s'éloignait « de façon impressionnante, dans l'ensemble comme dans le détail, de la théologie catholique de la Sainte Messe, telle qu'elle a été formulée à la XXe session du Concile de Trente, lequel en fixant définitivement les canons (règles) du rite éleva une *barrière infranchissable contre toute hérésie qui pourrait porter atteinte à l'intégrité du mystère* ». Autre glissement important exposé dans ce document : « les raisons pastorales avancées pour justifier une si grave rupture, même si elles avaient le droit de subsister en face de raisons doctrinales, ne semblent pas suffisantes », mais qu'ainsi « pourrait se trouver renforcé et changé en certitude le doute, qui malheureusement, s'insinue dans de nombreux milieux, selon lesquels des vérités toujours crues par le peuple chrétien pourrait changer ou être passées sous silence, sans qu'il y ait infidélité au *dépôt sacré de la doctrine auquel la foi catholique est liée pour l'éternité* ». Malgré cette mise en garde, Rome passa outre ; l'ancien rite fut de fait interdit : la pression des *ordinaires du lieu* (les évêques des diocèses) fut telle que s'ouvrit une véritable chasse aux sorcières à l'encontre du clergé et des chrétiens laïcs restés fidèles au rite ancien. Le plus célèbre prélat à avoir pris position contre ce qui semblait une *dérive* fut Monseigneur Marcel Lefebvre ; celui-ci multiplia les mises en garde lors de ses déplacements en France et soutint la prise de l'église Saint Nicolas du Chardonnet à Paris afin de préserver au moins un lieu de culte pour la célébration de l'ancien rite¹². À propos de l'interdiction de célébrer celui-ci les informations les plus contradictoires ont

11. Sous la signature des cardinaux Ottaviani et Bacci, « Bref examen critique de la nouvelle messe », revue *Itinéraires*, supplément au n° 141, mars 1970, éd. Dominique Martin Morin.

12. Pour l'argumentation cf. Monseigneur Lefebvre, *Un évêque parle*, Écrits et allocutions, 2 volumes 1963-1974 et 1975-1976, éd. Dominique Martin Morin, 1974 et 1976 ; concernant les relations entre Mgr. Marcel Lefebvre et le Saint Siège, cf. revue *Itinéraires*, n° 233, mai 1979, *Mgr. Lefebvre et le Saint Office*, éd. Martin Morin.

circulées ; car si, de fait, il y eut les pressions que nous avons signalées, les spécialistes du Droit Canon Romain sont partagés et il semble qu'il y ait là un nœud délicat. Il en est de même en ce qui concerne l'attribution du qualificatif *schismatique* au mouvement traditionaliste initié par Monseigneur Lefebvre, surtout depuis le sacre par ce prélat des quatre évêques choisis pour lui succéder (acte dit de *désobéissance au Souverain Pontife* du 30 juin 1988¹³). Dès le 2 juillet de la même année, le pape Jean-Paul II publia la Lettre Apostolique *Ecclesia Dei adflicta* sous forme de *motu proprio* (à l'initiative du Souverain Pontife) ; son contenu fait appel à la fois à la discipline du Droit Canon concernant la désobéissance au Souverain Pontife, et à l'ecclésiologie ; son but essentiel est de maintenir l'unité de l'Église Catholique Romaine devant les risques graves d'émiettement de celle-ci en groupuscules, mais aussi en Églises nationales (ce qui pourrait se produire à moyen terme). Le *motu proprio* propose l'institution d'une commission ayant pour but de « faciliter la pleine communion ecclésiale des prêtres, des séminaristes, des communautés religieuses et des individus religieux ou religieuses, ayant jusqu'à présent des liens avec la Fraternité fondée par Mgr. Lefebvre et qui désireraient rester unis au successeur de Pierre dans l'Église Catholique en conservant leur tradition spirituelle et liturgique, à la lumière du protocole signé le 5 mai 1988 par le Cardinal Ratzinger et Mgr Lefebvre »¹⁴. Si donc le Pape Jean-Paul II insistait pour

13. La thèse de l'abbé Gérard E. Murray, hélas non publiée, permettrait peut être d'éclaircir cette question...

14. *Motu proprio : Ecclesia Dei adflicta*, revue *La Nef*, hors série n° 2, oct. 1994, p. 91-94. Cf. également la question de la *Messe de Jean XXIII* qui précéda la réforme définitive (et en servit de tremplin ?) ainsi que la promulgation de l'*Indult* du Pape Jean-Paul II qui « tira cette messe de la naphtaline », cf. *LPNM, La Messe de l'Indult*, pp. 111-113. Notons ici le constat de Mgr. Klaus Gamber dans *LRLQ* : « y a-t-il vraiment derrière tout cela le souci des âmes, ou bien n'y a-t-il pas plutôt la volonté de tirer un trait de séparation définitif entre l'ancien et le nouveau rite et de rendre ainsi impossible l'utilisation des anciens livres liturgiques, et donc impossible la Messe tridentine parce que ces livres ne correspondaient plus au nouvel esprit régnant dans

que soient respectées « les justes aspirations de ceux qui se sentent attachés à des formes liturgiques et disciplinaires antécédentes dans la tradition latine », l'application du *motu proprio* dans les diocèses fut largement boudée par les évêques. La situation actuelle reste donc suspendue au bon vouloir des Ordinaires du lieu et à leur *sensibilité*... Tout laisse à penser que la Curie romaine est elle-même divisée¹⁵ et qu'une majorité de réformistes règnent dans les différents dicastères, tendant à évacuer autant qu'il est en leur pouvoir, l'attachement à l'ancien rite, comme autant de nostalgie passéiste et de crispation sur le passé *trionphal* de l'Église. Cette querelle n'est pas sans rappeler celle des *Anciens* et des *Modernes*, situation récurrente au cours de l'histoire, dont les difficultés réelles à un certain point de vue, ne trouvent leurs solutions que sur le plan métaphysique qui seul permet la *conjunctio oppositorum*.

Le contenu de la réforme liturgique

Selon Mgr. Gamber, il n'y a pas à proprement parler de *rite de Saint Pie V* (ou messe tridentine), car les modifications apportées par Pie V à l'ancien missel de la Curie furent minimes ; il faut plutôt parler d'un *ritus romanus* s'opposant au

l'Église ? Ainsi ne sommes nous pas étonné que la stricte interdiction de l'ancien rite ait coïncidé avec la mise en vigueur des nouveaux livres liturgiques et qu'on n'ait fait concessions qu'aux seuls prêtres âgés célébrant en privé ». Cf. Pape Paul VI, Instruction du 14 juin 1974 : « La célébration de la Messe selon l'ancien rite ne doit être autorisée, avec la permission de l'ordinaire, qu'aux prêtres âgés ou malades, célébrant seuls, sans personne dans l'assemblée » repris dans *LPNM*, pp. 112-113. Sans commentaires...

15. À propos des conflits et des divisions au sein de la Curie durant tout le temps du Concile, cf. Ralph M. Wiltgen, *Le Rhin se jette dans le Tibre, le Concile inconnu*, éd. du Cèdre, 1975. Par ailleurs il se pourrait qu'un certain nombre d'acteurs de la réforme liturgique aient été des *rabouilleurs* (dict. « personnes qui agitent et troublent l'eau pour effrayer les écrevisses et les pêcher plus facilement ». L'aspect confus de toutes les questions ayant trait à cette réforme n'aurait-il pas, dans cette manière de pêcher, son origine ?...)

nouveau rite, le *ritus modernus*¹⁶. Face à ce que Paul VI annonçait comme un « changement qui affecte une véritable tradition séculaire », apportant tant de « nouveautés »¹⁷, certains ont vu une rupture et une destruction de la tradition, qui se trouvait ruinée à l'état de « décombres »¹⁸. Sans en aborder l'impact sociologique, résumons quelques uns des bouleversements les plus visibles :

— Tout d'abord les cycles liturgiques ; les fêtes du sanctoral ont été décimées ; le temporal, les dimanches *après l'Épiphanie* et *après la Pentecôte* ont été rebaptisés *dimanches ordinaires*¹⁹.

16. *LRLQ*, p. 28. Pour le professeur John Senior (*La Nef*, n° 72, 1997, p. 17) : « il n'existe pas de messe nouvelle mais une multitude de déviations dont certaines sont à la limite du blasphème ». Remarquons que ceux qui qualifie l'ancien rite de *messe traditionnelle*, reconnaissent implicitement que la nouvelle messe ne l'est pas... À strictement parler, peuvent-ils encore l'appeler *messe*, ou ne devraient-ils pas, plus logiquement l'appeler *fausse messe* comme le dit Anne-Catherine Emmerich à propos de sa vision. *LPNM*, note p. 125.

17. Paul VI, allocution du 26 novembre 1969, *LRLQ*, p. 28.

18. *LRLQ*, pp. 49 et 78. Le Pape précisait d'ailleurs « qu'il devrait être plus que douteux qu'un changement de rite puisse relever de la compétence du Siège apostolique » p. 40.

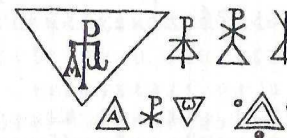
19. Ce détail est moins anodin qu'il n'y paraît : ainsi, par une inversion sans doute bien inconsciente (?), on en arrive maintenant à expliquer les fêtes et le temps qui s'y rapporte (le Carême par exemple) comme institué pour rompre les habitudes du *temps ordinaire* ! Il faut croire que pour certains réformateurs, le temps est *réellement* devenu *ordinaire*. Comme exemple de *concession* faite au monde *profane* par l'Église, notons que la fête de Saint Martin pourtant si populaire a été remplacé par la Commémoration de l'Armistice de 1918. Or Saint Martin, Apôtre des Gaules, fut longtemps l'unique Saint Patron de la France où 485 localités portent son nom ! Enfin, à propos de l'importance des dates dans le cycle liturgique, cf. la revue *Le Carillon de l'Immaculée*, n° 67, avril 1998 : « pour ses apparitions, Notre Dame n'a pas choisi ses dates *au hasard*, mais Elle, qui se confond mystiquement avec l'Église, s'est accordée avec le Temporal et le Sanctoral pour se manifester et donner tout leur sens à ses apparitions » et « Huysmans et surtout Bloy ont admirablement mis en lumière le rapport de l'apparition de la Vierge en Larmes avec la date à laquelle elle se produit : samedi des Quatre-Temps de septembre, à l'heure des premières vêpres de la fête de Notre Dame des Sept Douleurs ; célébration des sept Saints Fondateurs de l'Ordre des Servites de Marie, fête de l'Annonciation, etc... ».

— La disposition des lieux : compte tenu du fait que, à l'époque baroque, des autels monumentaux avaient été installés plus en retrait vers le fond de l'église, les derniers aménagements avaient rétabli parfois le maître-autel à son emplacement premier et légitime. Ce qui n'est pas le cas de la nouvelle disposition *face au peuple* : en cherchant à imiter ce qui était pratiqué à Saint Pierre de Rome, on croyait revenir à un usage primitif, sans prendre garde au fait que Saint Pierre, ainsi que d'autres basiliques, avait son abside à l'ouest, et que le célébrant, pour respecter l'orientation de la prière, devait faire face à l'entrée²⁰.

— L'abandon des anciens habits liturgiques, avec les prières qui accompagnaient la vêtue du prêtre avant la messe, a évacué un riche symbolisme²¹. Deux prétextes ont été avancés

20. Pour une mise au point définitive concernant l'orientation rituelle du célébrant et de ses fidèles, voir : Mgr. Klaus Gamber, *Tournés vers le Seigneur*, éd. Sainte Madeleine, 1993 ; également Jean Hani, *le symbolisme du Temple chrétien*, éd. Guy Trédaniel, 1978.

21. Cf. Jean Hani, *La Divine Liturgie*, éd. Trédaniel, 1981, ch. V *Dramatis personae*. Rappelons les vêtements liturgiques principaux : soutane noire, surplis blanc, pour la célébration de la messe : amict, aube, cordon, manipule, étole et chasuble. Couleurs liturgiques : blanc ou doré, noir, violet, vert, rouge, parfois rose et bleu. Sans oublier les parfums : encens, myrrhe.



Quelques symboles et monogrammes du Christianisme primitif.

On retrouve certaines de ces figures dans les ornements sacerdotaux. Cf. Abbé Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, éd. Hachette, 1889, p. 766, et J. Hani, *op. cit.*, pp. 127-128.

Comme exemple de transposition symbolique possible et de passage du plan théologique au plan métaphysique, notons que l'aube en lin blanc portée sur la soutane noire peut signifier la *manifestation qui recouvre la non-manifestation*. D'un point de vue théologique, l'aube blanche symbolise l'homme nouveau évinçant le *vieil homme* symbolisé par la couleur noire, le noir étant aussi signe de *mort au monde*.

pour cet abandon : revenir à la simplicité évangélique et donc se défaire d'un passé encore une fois *triumphaliste* ; mettre en cause l'origine même des habits sacerdotaux et leur utilité : issus des vêtements de la caste patricienne romaine, leur origine *non sacrée* les rendait caduques... Or, à ce compte là, il ne resterait plus aucun rite : en effet, même si dans son essence le rite chrétien est d'une origine *non humaine*, il s'enracine néanmoins dans un terreau préchrétien, et confère à celui-ci et à ses composantes ses lettres de noblesse ou bien il l'*assume*.

— La concélébration²² tend à effacer le fait que le prêtre agit *in persona Christi* et banalise la présence de plusieurs officiants. Celle d'un ministre non catholique, par exemple protestant, ne s'y remarque guère (concélébrations mixtes) et par la suite, il sera aisé de pratiquer l'*intercommunion*.

— L'abandon total du latin, langue liturgique fixée, préservée des dérives de sens et signe d'unité²³.

— La diction à haute voix de la messe : des prières autrefois réservées au prêtre sont maintenant prononcées par les fidèles ; ce nouvel usage réduit de fait le rôle du prêtre à celui de *président* d'assemblée au service du *Peuple de Dieu*.

— Les lectures : le nouveau cycle liturgique *sur trois ans*, paraît en apporter un choix plus vaste, mais le découpage des textes et la suppression de prières et de psaumes entiers, qui font aussi partie de l'Écriture, aboutit finalement à un

22. La concélébration nie de fait la valeur de la messe privée (sans assistance de fidèles) et sa portée sacramentelle toujours affirmée par l'Église Catholique Romaine et en usage courant chez les moines par exemple. Elle diminue également le nombre de célébrations liées aux *intentions de messe* demandées par les fidèles, ce qui engendre des difficultés à les honorer (cf. *Code de Droit Canon*, Livre IV, can. 955-958). La concélébration insiste sur la communion mais évacue la notion du *Sacerdos alter Christus* : le prêtre dans sa fonction est un *autre christ*, il représente (rend présent) le Christ. Cette notion, si elle a pu nourrir un certain *cléricalisme*, renvoie en fait chaque fidèle à son sacerdoce royal et au sacrifice de son *moi*.

23. Cf. R.P. Jean Renié s. m, *Missale Romanum et Missel Romain, Étude critique des traductions françaises du Missel et des Lectionnaires*, éd. du Cèdre, 1975.

appauvrissement ; la même remarque s'applique bien sûr aux pièces de chant grégorien.

— L'aspect fabriqué du nouveau rite qui, outre les suppressions, a été remanié avec des éléments d'origine diverse. L'Église a toujours admis, en matière théologique comme dans le domaine liturgique, un développement *harmonieux, organique et homogène* du dogme comme des rites dans le sens d'une explicitation, d'un déploiement, liés à l'assistance du Saint-Esprit. Or la réforme ne semble guère aller dans ce sens.

— Le caractère de *sacrifice propitiatoire* de la messe a été remplacé par l'idée vague de *sacrifice de louanges* et d'*eucharistie*. Nous reviendrons plus loin sur cette notion capitale de Saint Sacrifice qui, durant plusieurs siècles, a d'ailleurs désigné la Messe. Le mot *eucharistie* signifiant *action de grâce*, réduit le sens de la célébration de la Messe.

— Enfin, la modification du canon (ou cœur) de la Messe, dont la bulle *Quo Primum* avait expressément demandé la préservation intégrale. Le Saint des Saints de la liturgie a été comme profané...

Que ces mesures soient encore insuffisantes²⁴ aux yeux des uns ou qu'elles signent une rupture analogue à celle de la Réforme du XVI^e siècle, nul ne conteste qu'elles accusent une nette *protestantisation* : le Pape Paul VI lui-même déclarait à son ami Jean Guittou désirer « assimiler autant que possible la nouvelle liturgie catholique au culte protestant²⁵ ». Faut-il en conclure avec R. Coomaraswamy que la nouvelle messe est invalide pour autant ?²⁶ Mgr. Gamber est plus nuancé : « le nombre des messes véritablement invalides pourrait bien avoir

24. D'autres réformes sont demandées telles que l'ordination des femmes et le mariage des prêtres. La première de ces questions a été traitée par Patrick Geay, dans *La Règle d'Abraham* n° 2, 1996 ; la seconde participe à la fois du domaine ascétique et du domaine disciplinaire.

25. Cf. Mgr. Marcel Lefebvre, *La Messe de Luther*, éd. Saint Gabriel, Suisse, 1975.

26. « Les bienfaits de la messe tridentine », *La Nef* n° 53, 1995, pp. 10-11.

considérablement augmenté »²⁷, ce qui laisse entendre que ce problème n'est pas entièrement nouveau ! Aussi illustrerons-nous de quelques exemples historiques le mouvement de *descente cyclique* dans lequel ces changements nous semblent s'inscrire.

Quelques remarques historiques concernant la liturgie

Comme le signale Mgr. Klaus Gamber (LRLQ), le cas des basiliques constantiniennes demande à être correctement interprété. En effet, la question essentielle est celle de l'orientation absolue du célébrant et non celle de sa position relative par rapport aux fidèles²⁸, position qui a pu varier en fonction des époques mais surtout en fonction de la conformation des lieux : églises orientées ou occidentées, autel disposé au milieu de la nef ou au fond de l'abside. Les controverses au sujet du faux problème de la messe *face* ou *dos au peuple* ne font finalement que contourner la vraie question : celle de la direction spirituelle (c'est à dire de l'intention au sens étymologique

27. LRLQ, p. 43 : La *licité* d'un acte sacramentel est défini selon le Droit Canon Romain : il s'agit d'un critère d'ordre juridique et disciplinaire qui veille au bon fonctionnement du corps ecclésial, mais qui est lié néanmoins à une ecclésiologie, c'est-à-dire à une notion plus spirituelle de l'Église, considérée comme le *corps mystique* du Christ. Car le Droit, dans l'Église, même s'il s'inspire de l'ancien Droit romain des Césars, est un outil immédiatement relié aux plans supérieurs. La *validité* d'un acte sacramentel est jugé sur des critères plus intrinsèques ou constitutifs : souvent au nombre de deux ou trois ; par exemple régularité du rituel et conformité avec la tradition apostolique ; *Forme* et *matière* du sacrement ; intention du consécrateur qui doit être conforme à l'intention de l'Église. Quant à l'*efficacité sacramentelle*, elle peut être envisagée soit d'un point de vue théorique, auquel cas on fait appel à la théologie fondamentale ou à la théologie mystique qui développent l'effet de tel ou tel sacrement et sa capacité de *déification*, soit d'un point de vue pratique qui est celui de la théologie pastorale mais en laissant la place au mystère de la foi, puisqu'en dernière analyse, l'efficacité dont il s'agit dépend de la Grâce et de la plus ou moins grande intensité et profondeur de la vie spirituelle de chaque fidèle. Ce domaine est celui du *fors interne*.

28. Père Joseph Gelineau, « Le sanctuaire et sa complexité », *la Maison Dieu*, n° 63, 1960, pp. 53-68 cité dans, *Tournés vers le Seigneur*, p. 78.

d'in-tendere : tendre vers l'intériorité) du célébrant que doit manifester l'orientation corporelle de celui-ci, trouvant aussi sa correspondance dans la disposition du lieu de culte : ainsi tout est en ordre ; ce qui est perçu par les sens en tant que direction spatiale est l'écho ou le symbole d'un acte intérieur ; cet acte correspondant, en ce qui concerne la messe, à l'adoration « en esprit et en vérité »²⁹ et au sacrifice du *moi*. Entre le corps du célébrant dont l'individualité s'efface³⁰ au moment de la Consécration, pour devenir le Christ (c'est le Christ lui-même qui sacrifie) et le corps architectural de l'Église, il y a un rapport étroit qui s'opère par l'intermédiaire des techniques de construction. Il s'agit ici des correspondances entre le *microcosme* et le *macrocosme* et des harmoniques qui en résultent³¹. On sait que, depuis le XV^e siècle, les églises cessèrent d'être orientée régulièrement³² : progressivement, le chœur ne représenta plus que *virtuellement* la direction de l'Ascension et du Retour du Christ³³. L'incompréhension du symbolisme se manifesta par un glissement du *rituel* vers le *cérémonial* ; à l'attitude hiératique du sacerdoce succéda la gravité et l'onction

29. Jean, IV, 19-24

30. Du moins symboliquement ou sacramentellement, car la réalisation de l'état christique est d'un autre ordre.

31. Jean Hani, *Le symbolisme du temple chrétien*, ch. IV, « harmonies numériques » et l'importante bibliographie. Rappelons qu'en hébreu, il y a une communauté de racine entre les mots fils (*ben*), construire (*banah*) et pierre (*'eben*). À ce sujet, Georges Lethé, *Goliath Magazine* n° 44, 1995, indique un rapprochement qui permettrait de comprendre pourquoi Jésus attribue le nouveau nom de Pierre à Simon qui vient de déclarer : « tu es le fils du Dieu vivant » (*Matthieu*, 16-18), c'est à dire du père. Or *fil* du père, *ben-'ab*, s'inverse en *père du fils*, *'ab-ben*, qui par contraction donne *pierre*, *'aben*. Ce jeu de mot était intraduisible en grec. Les mots *cette pierre*, *ha-'eben*, et je *construirai*, *'ebeneh*, sont composés des mêmes lettres et ont la même valeur numérique que *noah*, Noé, dont le nom signifie *repos*.

32. René Guénon, *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, Guy Trédaniel, 1984, p. 37.

33. Père J. Gelineau, *op. cit.* « En 1459, les confréries de constructeurs se réorganisèrent sur une nouvelle base désormais incomplète », *Autorité Spirituelle*... p. 37.

ecclésiastique³⁴. Prenons encore quelques exemples, à titre d'illustration, des pertes accumulées au cours des siècles : la curieuse coutume de la nomination du *petit évêque* le 28 décembre, jour de la fête patronale des enfants de chœur, était plus qu'un simple jeu d'enfants ; mais elle fut supprimée à partir du XV^e siècle³⁵. Après 1519, les moniales de Poitiers, assignées désormais à la stricte clôture, ne participent plus à la procession annuelle des reliques de la Vraie Croix, dont elles ont la garde. Ce même siècle, l'Église abandonna définitivement après le Concile de Trente les récits légendaires provenant « de livres apocryphes, que le Pape Gélase condamna, mais dont l'usage demeura toléré »³⁶. Il semble que c'est surtout vers cette époque qu'on cessa de communier au sang du Christ en Occident³⁷. Les représentations du Crucifié, plus naturalistes³⁸, insistèrent sur l'aspect souffrant et non plus sur l'aspect triomphal et glorieux du Ressuscité, comme ce fut le cas jusqu'au XIII^e siècle³⁹. Avant le VII^e siècle, les crucifix ne portaient pas l'image humaine du Christ puisqu'il s'identifiait à la croix elle-même⁴⁰ ou bien à l'antique Agneau⁴¹. À la fin du XVIII^e siècle les chanoines de Reims firent disparaître le labyrinthe de la cathédrale, plusieurs vitraux, le jubé, les sculptures jugées inconvenantes, et déplacèrent le maître-autel plus en retrait vers l'est. Onze ans plus tard, la Révolution éclatait...

34. Voir René Guénon, *Aperçus sur l'Initiation*, éd. Traditionnelles, 1992, chap. XIX.

35. Jean Fournée, « Les lendemains de Noël », *La Nef* n° 78, 1997, p. 38.

36. Émile Mâle, *L'art religieux du XIII^e siècle en France*, Librairie Armand Colin, 1948, réédition Le Livre de Poche, 1988, p. 537.

37. *Liturgia*, encyclopédie populaire des connaissances liturgiques, Bloud et Gay, 1935, p. 553.

38. Le naturalisme signe l'abandon des règles de l'iconographie. cf. François Garnier, *Le langage de l'image au moyen-âge, signification et symbolique*, éd. Le Léopard d'Or, 1982.

39. *Liturgia*, pp. 624-626.

40. Cf. René Guénon, *Le symbolisme de la croix*, Guy Trédaniel, 1984.

41. *Archéologia*, hors série n° 6, 1995, p. 18.

Dans bien des domaines, on sait que le XVI^e siècle apparaît comme conclusif d'un état de fait : ainsi, d'un certain point de vue, si les sacrements avaient perdu de leur *efficacité*, c'est avec quelques raisons que les Réformés les rejetèrent ; mais que la présence sacramentelle eut cessé d'être effective pour eux n'implique pas que ce fut le cas pour tous, ce qu'ils affirmèrent implicitement ou parfois même grossièrement⁴². En cela peut-être apparaît leur hérésie, par choix d'une partie de la Vérité au détriment du tout⁴³.

Genèse et contexte psychologique de la réforme. La nouvelle théologie.

Ainsi que l'écrit, en sociologue, Émile Poulat : « la crise actuelle (de l'Église) me paraît avoir deux spécificités. La première est qu'elle est véritablement liée à une généralisation de la *crise moderniste*... La deuxième est que cette crise de l'Église s'inscrit dans une crise généralisée de notre société »⁴⁴. Laissant de côté cette dernière qui dépasserait largement les limites de cet article, nous tenterons dans un premier temps d'exposer les causes lointaines de cette crise, qui s'est exprimée et s'est manifestée en notre temps sous les formes liturgique et pastorale. En 1966, le philosophe Jacques Maritain, traditionaliste dans la partie néo-scholastique de son œuvre, mais gagné aux idées nouvelles à la fin de sa vie, écrivait : « ayant en vue [...] la fièvre néo-moderniste fort contagieuse, du moins dans les cercles dits intellectuels, auprès de laquelle le Modernisme du temps de Pie X n'était qu'un modeste rhum des foins [...] cette seconde description nous fait le tableau d'une espèce d'apostasie immanente »⁴⁵.

42. Martin Luther, *Propos de table*.

43. Une hérésie est souvent un énoncé « juste dans ce qu'il affirme et faux dans ce qu'il nie ».

44. *La Nef*, dossier « Église et Modernité », n° 60, avril 1996, pp. 23-29.

45. Jacques Maritain, *Le paysan de la Garonne*, DDB, 1996, p. 16, cité dans *La Nef*, n° 63, juillet-août 1996, p. 19.

Comme événements lointains à l'origine de la crise, on pourrait en effet citer la révolution philosophique du Nominalisme⁴⁶ au XIV^e siècle qui permit progressivement l'avènement de la modernité et influença Luther lui-même. Cependant, ainsi que le note Émile Poulat citant Lucien Febvre : « cette question des origines est néanmoins un faux débat, un piège... Certes on peut remonter la généalogie de la modernité à la Réforme protestante et, au delà, au Nominalisme ; mais le Nominalisme lui-même a des origines qui remontent à l'antiquité. Il y a toujours des origines à l'origine et on remonte ainsi à la création du monde !⁴⁷ Tout enfant qui naît a des parents. Le point important est de savoir à quel moment il s'émancipe ». Il en va de même pour les idées. Or, dans le cas qui nous intéresse, le moment d'émancipation, c'est le siècle des Lumières, ce sont les Lumières qui se retournent contre le Christianisme. Or, « les Lumières affirment qu'il n'y a pas de lumière en dehors des lumières de la raison et que ces lumières de la raison sont le contraire des lumières de la science divine. »⁴⁸ Cette tendance affirmée des philosophes du XVIII^e siècle se caractérise par « le refus de la transcendance et la réduction à l'immanence, avec [...] le fait que l'on porte attention à la modalité et donc à l'accidentel », « parce qu'il n'y a de science que du phénomène, il n'y a de science que des relations. Et donc il n'y a pas de science de la substance, de l'être au sens moderne du terme. Nous entrons avec les philosophes dans une *novlangue* comme disait Orwell. C'est à dire que les mots prennent un autre sens. On peut garder les mêmes mots, mais ils prennent un autre sens. Quand on disait que la théologie était *reine des sciences*, il est bien évident que pour les Lumières cela n'avait plus aucun sens, car la théologie n'était pas une science » et Jean-Marie Paupert de résumer : « en effet, cela nous renvoie à la crise du Nominalisme au XIV^e siècle [...], c'est le moment

46. Cf. P. Geay, *Hermès trahi*, chap. V, Dervy, 1996.

47. *La Nef*, n° 60, p. 25

48. Citation de Pierre Boutang, *ibid.*

où l'on abandonne le pouvoir de la raison sur le réel et par conséquent sur le sens et la substance, et où l'on fait servir la raison exclusivement comme instrument des *phénomènes*, de ce qui apparaît⁴⁹. » Ainsi naîtront les trois tendances qui présideront à la construction du monde nouveau : rationalisme, naturalisme, libéralisme. La Révolution de 1789 s'est accompli au nom de ces trois principes en déifiant la raison⁵⁰. Une frange de la Franc-Maçonnerie fut touchée par le courant des idées novatrices comme le suggèrent ces mots du sénateur Goblet d'Aviella, membre du Grand Orient de Belgique, parlant le 5 août 1877 à la Loge des Amis Philanthropiques de Bruxelles : « Dites aux néophytes que la Maçonnerie [...] est avant tout une école de vulgarisation et de perfectionnement, une sorte de laboratoire où les grandes idées de l'époque viennent se combiner et s'affirmer pour se répandre dans le monde profane sous une forme palpable et pratique. Dites leur, en un mot, que nous sommes la philosophie du libéralisme »⁵¹ ; de même « les papiers secrets de la Haute Vente des Carbonari, tombés entre

49. *Ibid.* suite de l'article.

50. Léon XIII, *Lettre Encyclique Quod apostolici*, du 28 décembre 1878 : « Cette audace d'hommes perfides, qui menace chaque jour de ruines plus graves la société civile et qui excite dans tous les esprits l'inquiétude et le trouble, tire sa cause et son origine de ces doctrines empoisonnées qui, répandues en ces derniers temps parmi les peuples comme des semences de vices ont donné en leur temps des fruits très pernicieux. En effet, vous savez très bien, Vénérables Frères, que la guerre cruelle qui depuis le XVI^e siècle a été déclaré contre le foi catholique par les Novateurs, visait à ce but d'écarter toute révélation et de renverser tout l'ordre surnaturel, afin que l'accès fut ouvert aux inventions ou plutôt aux délires de la seule raison ».

Et plus près de nous, le pape Benoît XV, *Lettre Anno jam exeunte*, du 7 mars 1917 : « Depuis les trois premiers siècles et les origines de l'Église, au cours desquels le sang des chrétiens féconda la terre entière, on peut dire que jamais l'Église ne courut un tel danger que celui qui se manifesta à la fin du XVIII^e siècle. C'est alors, en effet, qu'une Philosophie en délire, prolongement de l'hérésie et de l'apostasie des Novateurs, acquit sur les esprits une puissance universelle de séduction et provoqua un bouleversement total, avec le propos déterminé de ruiner les fondements chrétiens de la société, non seulement en France, mais peu à peu en toutes les nations ».

51. Cf. Mgr. Marcel Lefebvre, *Ils l'ont découronné*, éd. Fideliter, 1987.

les mains du pape Grégoire XVI, embrassent une période qui va de 1820 à 1846. Ils ont été publiés sur la demande du pape Pie IX, par Créteineau-Joly dans son ouvrage *L'Église Romaine et la Révolution*. Par le Bref d'approbation du 25 février 1861 qu'il adressa à l'auteur, Pie IX a consacré l'authenticité de ces documents mais il ne permit pas que l'on divulguât les noms véritables des membres de la Haute Vente ». Nous donnons des extraits de ce texte en note⁵². Ainsi, de glissements idéologiques

52. *Ibid.*, ch. XXI, : Extraits des papiers secrets de la Haute Vente des Carbonari : « nous n'entendons pas gagner les papes à notre cause, en faire des néophytes de nos principes, des propagateurs de nos idées. Ce serait un rêve ridicule, et de quelque manière que tourne les événements, que des cardinaux ou des prélats, par exemple, soient entrés de plein gré ou par surprise dans une partie de nos secrets, ce n'est pas du tout un motif pour désirer leur élévation au siège de Pierre. Cette élévation nous perdrait. L'ambition seule les aurait conduit à l'apostasie, le besoin du pouvoir les forcerait à nous immoler. Ce que nous devons demander, ce que nous devons chercher et attendre, comme les juifs attendent le Messie, c'est un *pape selon nos besoins* [...]. Avec cela nous marcherons plus sûrement à l'assaut de l'Église, qu'avec les pamphlets de nos frères de France et l'or même de l'Angleterre. Voulez-vous en savoir la raison ? C'est qu'avec cela, pour briser le rocher sur lequel Dieu a bâti son Église, nous n'avons plus besoin de vinaigre annibalien, plus besoin de la poudre à canon, plus besoin même de nos bras. Nous avons le petit doigt du successeur de Pierre engagé dans le complot, et ce petit doigt vaut pour cette croisade tous les Urbain II et tous les Saint Bernard de la Chrétienté. Or donc, pour nous assurer un pape dans les proportions exigées, il s'agit d'abord de *lui façonner, à ce pape, une génération digne du règne que nous rêvons*. Laissez de côté la vieillesse et l'âge mûr ; allez à la jeunesse, et si c'est possible, jusqu'à l'enfance [...] vous vous arrangerez à peu de frais une réputation de bon catholique et de patriote pur. Cette réputation donnera accès à nos doctrines au sein du jeune clergé comme au fond des couvents. Dans quelques années, ce jeune clergé aura, par la force des choses, envahi toutes les fonctions ; il gouvernera, il administrera, il jugera, il formera le conseil du souverain, il sera appelé à choisir le Pontife qui devra régner, et *ce Pontife, comme la plupart de ses contemporains, sera nécessairement plus ou moins imbu des principes italiens et humanitaires* que nous allons commencer à mettre en circulation. C'est un petit grain de sénévé que nous confions à la terre ; mais le soleil des justes le développera jusqu'à la plus haute puissance, et vous verrez un jour quelle riche moisson ce petit grain produira. Dans la voie que nous traçons à nos frères, il se trouve de grands obstacles à vaincre, des difficultés de plus d'une sorte à surmonter. On en triomphera par l'expérience et par la perspicacité ; mais le but est si beau, qu'il importe de

en obscurisation de plus en plus complète de la véritable intelligence des principes, l'Église accepta de composer avec le Relativisme, le Subjectivisme, l'Évolutionnisme, le Laïcisme (et non la laïcité qui peut être justifiée) et bien sur l'Humanisme athée qui achève de clore l'homme sur lui-même, le coupant de toute référence à la Transcendance, rendant du même coup impossible l'émergence d'une véritable Immanence. Les esprits étaient prêts à accueillir la réforme conciliaire de Vatican II... Déjà, la guerre de 39-45 voit apparaître « un christianisme d'exception, fruit des circonstances », « héroïque, dépouillé, intégral et anomique. [...] les règles de la liturgie y étaient nécessairement transgressées, périmées, [...] le rôle de la hiérarchie y était inexistant [...] la présence du Christ semblait se réaliser moins par le signe du Pain partagé que par la simple réunion des croyants⁵³ ». Outre le brassage social qui s'ensuivit, le Service du Travail Obligatoire (S.T.O.), et quinze ans

mettre toutes les voiles au vent pour l'atteindre. Vous voulez révolutionner l'Italie, cherchez le Pape dont nous venons de faire le portrait. Vous voulez établir le règne des élus sur le trône de la prostituée de Babylone, *que le clergé marche sous votre étendard en croyant toujours marcher sous la bannière des Clefs apostoliques*. Vous voulez faire disparaître le dernier vestige des tyrans et des oppresseurs, tendez vos filets comme Simon Barjone ; tendez-les au fond des sacristies, des séminaires et des couvents plutôt qu'au fond de la mer : et si vous ne précipitez rien nous vous promettons une pêche plus miraculeuse que la sienne. Le pêcheur de poissons devint pêcheur d'hommes ; vous, vous amènerez des amis autour de la Chaire apostolique. Vous aurez prêché une révolution en tiare et en chape, marchant avec la croix et la bannière, une révolution qui n'aura besoin que d'être un tout petit peu aiguillonnée pour mettre le feu aux quatre coins du monde ». Voici encore un extrait d'une lettre de Nubius à Volpe, du 3 avril 1824 : « on a chargé nos épaules d'un lourd fardeau, cher Volpe. Nous devons faire l'éducation immorale de l'Église et arriver, par de petits moyens bien gradués quoique assez mal définis, *au triomphe de l'idée révolutionnaire par un pape*. Dans ce projet, qui m'a toujours semblé d'un calcul *surhumain*, nous marchons encore en tâtonnant [...] ».

L'ouvrage de Mgr. Lefebvre est polémique mais documenté. Certaines positions de l'auteur seraient à nuancer ; il est bien évident que ce penchant des *sociétés secrètes* pour les *idées nouvelles* est en partie à l'origine des condamnations de la Franc-Maçonnerie par l'Église.

53. Émile Poulat, *Une Église ébranlée*, éd. Casterman, 1980, p. 57.

plus tard, la guerre d'Algérie, avait créé de douloureux cas de conscience, et la hiérarchie ecclésiastique⁵⁴, en accord plus ou moins implicite avec les pouvoirs en place, s'en trouvait discréditée. Après la guerre, la rigidité romaine contrasta de plus en plus avec la *vitalité de la pensée catholique* : rencontres œcuméniques, esprit d'accueil ; puis l'expérience des prêtres ouvriers, qui sera tolérée jusqu'en 1954⁵⁵. « On comprend ainsi ce qui a pu se passer au Concile. Du point de vue français, Vatican II a représenté l'aboutissement de quarante ans d'actions et de réflexions, la victoire de l'esprit qui inspirait l'action catholique, la nouvelle théologie, l'ouverture pastorale »⁵⁶. « On a pu analyser la mécanique politique de Vatican II. On a guère étudié encore les mécanismes psychologiques qui s'y sont enclenchés : Terre promise, nouvelle Pentecôte, vision d'Ezéchiel, euphorie [...]. Mais quelque chose de profond s'est joué à un nœud très précis et nous demeure en grande partie opaque (c'est nous qui soulignons) : Vatican II a posé le principe d'une attitude pastorale nouvelle sur un fond doctrinal traditionnel et inchangé. Ainsi s'explique que l'Archevêque de Paris puisse présenter l'esprit missionnaire comme l'appel du pape à une conversion des évêques, et que ceux-ci aient eu le sentiment de vivre le Concile comme un retournement, une métanoïa, une libération, une révolution de perspectives⁵⁷... ». L'expression *fond doctrinal traditionnel inchangé* appellerait peut-être une réserve, quant aux fondements de la *nouvelle ecclésiologie*⁵⁸, c'est à dire en fin de compte, de cette *nouvelle théologie* qui fut conceptualisée par les thèses du père Congar⁵⁹. Le groupe de Dombes fondé en 1937, travailla à son

54. Sur ce sujet voir Émile Poulat, *Le catholicisme sous observation : entretiens avec Guy Lafon*, éd. Centurion, 1983, p. 147.

55. Cf. Frère François Leprieux, *Quand Rome condamne*, coll. Terre Humaine, éd. Plon/Cerf, 1989.

56. *Une Église ébranlée*, p. 91.

57. C'est l'auteur qui souligne : *ibid.* p. 295.

58. Cardinal Benelli, cité dans *LPNM*, p. 33.

59. *La Nef*, n° 70, mars 1997, pp. 23 à 32.

élaboration en liaison avec la commission Foi et Constitution, cellule théologique du Conseil Œcuménique des Églises. Il regroupe des catholiques et des protestants, qui apparaissent comme les nouveaux Sages auxquels se réfère l'Église nouvelle en construction. L'unité est le mot d'ordre. Il s'agit de remembrer le Corps du Christ déchiré par le *scandale* des divisions confessionnelles⁶⁰. Dans la pratique cela implique l'adhésion à un *consensus*, prémisses d'un *consensus universel*⁶¹, minimum suffisant qui, quoique nécessairement limité, devra être tenu comme l'essentiel⁶². Pour assimiler cette contradiction dans les termes, cela requiert l'intervention de l'Esprit qui *confère un charisme certain de vérité* et peut mettre de nouvelles forces en mouvement. L'Esprit dirige alors irrésistiblement vers l'intercommunion, qui ne sera encore qu'une étape. Car la nouvelle Église a la mission universelle de libérer les hommes et de délivrer la création [...] de toute servitude⁶³, de par l'universalité de l'élection par la Rédemption⁶⁴ et de par sa participation à la mission de Dieu dans le monde⁶⁵. « Le ressourcement dans l'eucharistie entraîne le croyant dans l'événement central de l'histoire du monde⁶⁶. Libération et guérison nécessitent l'exercice de charismes appelés à être découverts⁶⁷ et des formes extraordinaires de ministères⁶⁸, qui se révèlent particulièrement

60. Groupe des Dombes, *Vers une même foi eucharistique ? : accord entre catholiques et protestants*, Les Presses de Taizé, 1980. Jean-Paul II a réemployé ce terme de *scandale* lors des XII^e journées de la Jeunesse, dans son message adressé aux jeunes : cf. *L'Osservatore Romano*, éd. en langue française, n° 34, 26 août 1997, p. 4. voir aussi p. 26 : « parmi les péchés qui requièrent un plus grand effort de pénitence et de conversion, il faut évidemment compter ceux qui ont porté atteinte à l'unité voulue par Dieu pour son peuple. »

61. Commission Foi et Constitution, *Baptême, eucharistie, ministère*, éd. Le Centurion/Presse de Taizé, 1982, p. 6

62. *Vers une même foi eucharistique*, pp. 41-43-49

63. *Vers une même foi eucharistique*, p. 25.

64. *Osservatore Romano*, p. 27.

65. *Baptême, eucharistie, ministère*, p. 41

66. *Ibid.* p. 39.

67. *Ibid.* p. 49

68. *Vers une même foi...*, p. 58.

au sein des communautés *charismatiques*. » On sait que les mouvements qui portent ce nom, virent le jour aux États-Unis, prenant parfois des formes extravagantes: Leur adoption par le catholicisme européen est plus discrète, mais elle pourrait ne faire que préparer l'étape suivante.

Vers la Parodie ?...

« Le Saint-Siège s'apprête à reconnaître officiellement le chemin néocatéchuménal [...], mouvement ultra-conservateur »⁶⁹ que le pape situe « parmi les réalités engendrées de nos jours par l'Esprit Saint dans le sillage du concile de Vatican II »⁷⁰ et dont il se « sert pour développer la stratégie néo-conservatrice de l'Église, avec une conception hiérarchique... »⁷¹. En fait, un autre type de hiérarchie était déjà repérable au sein de certaines communautés charismatiques, où la personnalité du « berger » ou de la « bergère » est déterminante : il peut s'entourer d'une *élite* plus douée, car l'effusion de l'Esprit n'agit pas toujours de façon démocratique... Pour Françoise Van der Mensbrugghe⁷², ces expériences attribuées à l'Esprit Saint sont en réalité d'ordre purement psychique, et en grande partie suggestif⁷³. Il semble bien que ce soit là que réside le *nœud opaque* sur lequel butait E. Poulat⁷⁴ : le terme

69. *Courrier international* n° 330, 24 fev. au 5 mars 1997.

70. *La Croix l'Événement*, du dimanche 25 nov. 1990.

L'abréviation « néo », pour « tumeur » en jargon médical, nous renvoie à la « tumeur cancéreuse qu'est la théologie moderniste » dont parlait Mgr. Gamber, *LRLQ*, p. 95.

71. *Ibid.*, note 69.

72. *Le mouvement charismatique*, Labor et Fides, 1981 : « le pentecôtisme met le doigt sur une faiblesse de la théologie occidentale de l'Esprit », p. 68.

73. À propos de la confusion du domaine psychique et du domaine spirituel, cf. René Guénon, *Le Règne de la Quantité*, ch. XXXV. À notre avis, cette distinction donne une clef indispensable pour le discernement dans toutes ces questions.

74. *Supra* note 57, Dans le même sens, Mgr. Gamber remarquait : « cet affrontement de forces au sein de la Curie romaine ne peut être percé à jour,

d'Esprit Saint a changé de signification, ou plus exactement, la réalité qu'il recouvre a changé avec la nouvelle théologie. Tout ceci suffira peut être à indiquer dans quel sens parodique l'usurpation du titre d'Esprit Saint dirige toutes ces tendances : celui du détournement et de l'appropriation illégitime de données relevant de l'ordre initiatique présent aux origines du Christianisme. On pense à la conception médiévale de Saint Empire, derrière la « civilisation de l'amour »⁷⁵ que Jean Paul II entend construire ; amour tout sentimental⁷⁶ qui prétend « mouvoir le soleil et les étoiles »⁷⁷. L'éthique, simple morale profane rebaptisée, en devient la loi universelle, garante d'une (fausse) paix⁷⁸. Parodie de dépouillement, que cette « purification de la mémoire »⁷⁹ et de « l'intelligence »⁸⁰, qui doit accroître « la perception des choses aussi bien que des paroles transmises »⁸¹. Une liturgie *fabriquée*⁸² se destine à une *religion universelle* ;

même par des gens quelque peu initiés », *LRLQ*, p. 57. « Même les pères de la réforme liturgique reconnaissent qu'ils ne peuvent plus désormais se débarrasser des esprits qu'ils avaient invoqués », *ibid.*, p. 15. On pense ici à certaines confidences du père de la psychanalyse...

75. Messages aux XI^e et XII^e Journées mondiales de la Jeunesse.

76. Jean Borella, *La Charité profanée*, éd. du Cèdre, 1979. Présentant son livre, l'auteur déclarait : « J'ai cru percevoir que la motivation qui animait cette Église était une exigence de *charité*. Comme si l'Église pendant 2000 ans n'avait enseigné que la vérité et avait oublié la charité. Cette charité devait tout à coup briser toutes les frontières, pardonner toutes les erreurs au nom de l'amour sans borne du Christ. Dans mon livre, donc, j'ai essayé de répondre à cette sorte de montée de la *charité sentimentale*, en laquelle j'ai vu une profanation de la *charité théologique*. Certains ont dit que la raison foncière de la crise de l'Église, c'est une perte de la doctrine. Je suis d'accord, mais je ne pense pas que ce soit la motivation fondamentale : la *motivation c'est l'exigence ressentie de charité*. » (C'est nous qui soulignons).

77. Cf. Dante, *Paradis*, dernier vers, éd. G.F., 1990.

78. Voir « l'apparition de la Salatte », *La Nef*, n° 64, sept. 1996, p. 26. Apparition non encore reconnue par Rome comme authentique...

79. *L'Osservatore Romano*, p. 26.

80. *Vers une même foi...*, p. 56.

81. Jean Paul II, « *Motu proprio ecclesia dei adflicta* » 2 juil. 1988, *La Nef*, hors série n° 2, oct. 1994, p. 92. Cette *épuration* a entraîné l'*épuration* concomitante du Psautier et des lectures.

82. Cardinal Ratzinger, préface à *LRLQ*, p. 8.

débarrassée des excès voyants et triomphalistes, elle pourrait bien convenir à un certain retour au qualitatif⁸³. Parodie de réalisation spirituelle pour des fidèles « transfigurés », « servis » par les ministres du culte pour « construire leur sacerdoce royal et prophétique »⁸⁴. C'est une sorte de faux calife qu'on voit se profiler derrière ce « pasteur universel placé au cœur du cœur »⁸⁵ auquel le Pape entend s'identifier en présentant « son ministère pétrinien comme service de l'unité »⁸⁶. La tension eschatologique vers le troisième millénaire entretenue par les « J.M.J » suggère que le grand jubilé pourrait annoncer le « renouvellement final de la création »⁸⁷. Irions-nous vers un *New-Age*?... Il y a là quelque chose de plus qu'une simple protestantisation, bien qu'elle en ait fourni le support nécessaire. Les tendances dissolvantes se remarquent même dans le langage des néo-conservateurs par des expressions qui évoquent le Nouvel Esprit Anthropologique⁸⁸ et la psychologie des profondeurs; par exemple l'idée d'un Dieu radicalement séparé de sa création et qui donc en est *absent* : « Dieu veut que

d'autres existent en dehors de lui »⁸⁹; c'est un *Dieu du dialogue* qui « sort de lui-même pour se dire au monde »⁹⁰, et inversement « le mystère [...] nous invite sans cesse à sortir de nous même »⁹¹. Pour une nouvelle exégèse, le baptême d'eau de la Vierge c'est l'instant où, par sa conception, elle commence à vivre dans l'eau du ventre de sa mère »⁹², et les marques de piété se sont développées à la suite de *prises de conscience* de l'Église⁹³.

Ce tableau pourra sembler noirci. Mais si toute assimilation directe serait abusive (le pape n'est pas l'Antéchrist!), il se dégage des tendances suffisamment nettes⁹⁴. Des faits comme l'incursion de la psychanalyse au confessionnal seraient déjà suffisants à cet égard. Il nous reste à examiner quelques uns des moyens mis en œuvre pour effacer les traces de la véritable autorité, celle qui garantit l'inaltérabilité du Christianisme (ainsi que de toute tradition) dans son essence.

Claude REGAIN

(à suivre)

83. À ce sujet voir R. Guénon, *Le Règne de la Quantité...*, p. 265.

« Dans un long article paru dans *L'Osservatore Romano* du 28 mai dernier, Max Thurian, ancien pasteur protestant devenu prêtre catholique et co-fondateur de la communauté de Taizé, appelait les évêques à remettre en route le mouvement liturgique *non pour innover, mais pour raviver la vraie et belle liturgie* », *La Nef*, n° 63, p. 27. Max Thurian est l'un des six observateurs non-catholiques présents lors du concile; « la communauté de Taizé s'est spécialisée, depuis 1970, dans les offices concélébrés entre un prêtre catholique et un pasteur protestant, utilisant [...] le *Novus Ordo Missae* », *LPNM*, p. 41; « c'est dans la revue du CNPL (Centre National de Pastorale Liturgique) que, dès 1968, on a confié au protestant Max Thurian le soin d'exposer « La théologie des nouvelles prières eucharistiques », (*La Maison Dieu*, n° 94, p. 77-102) », *LPNM*, p. 116. Dans la citation plus haut, on peut se demander de quelle *vraie liturgie* il s'agit. Les Presses de Taizé éditent les travaux du groupe des Dombes et de la commission Foi et Constitution.

84. *Bapt., euch., min.*, pp. 32 et 57.

85. Frère R. Schultz de Taizé

86. « La Papauté et l'Église », *La Nef*, n° 76, oct. 97, p. 20

87. *Bapt., euch., min.*, p. 40.

88. À ce sujet voir P. Geay, *Hermès trahi*, Dervy, 1996, ch. IV.

89. Un moine du Barroux, *La Nef*, hors série n° 2, p. 18.

90. *Doc. catholique*, n° 2152, janv. 1997, p. 91.

91. *Vers une même foi...*, p. 28 : « Jésus est un ami exigeant qui indique de hauts sommets et demande de sortir de soi-même pour aller à sa rencontre... » Jean Paul II, *Oss. Rom.*, n° 34, p. 4.

92. *La Nef*, n° 72, mai 1997, p. 23. Henri-M. Manteau-Bonamy, expert du Concile, y expose « un aspect si nouveau du mystère marial » développé dans cette « lumière divine venue du Concile ».

93. *Catéchisme de l'Église catholique*, Mame/Plon, 1992, p. 361.

94. Le crucifix moderne que porte Jean Paul II est particulièrement digne de remarques : le Christ est affaissé vers le bas, bras en V (comme sur les crucifix jansénistes) et tête au dessous du centre de la croix; la croix elle-même est difforme, branches recourbées vers le bas.

COMPTES RENDUS

Manuel Insolera, *L'Église et le Graal*, éd. Archè, Milano, 1997.

Dans une courte introduction, Manuel Insolera situe lui-même son propos : « Une fois posé que la légende du Graal définit d'une manière privilégiée la forme la plus accomplie d'ésotérisme chrétien qui ait pu être transmise, notre étude entend principalement démontrer comment l'Église *visible* et l'Église *invisible* (celle dite exotérique de Pierre et de Paul et celle dite ésotérique de Jean et de Joseph d'Arimathie) sont en réalité, et ne pourraient être, qu'une seule et même Église : intimement liées, de la même manière que la pulpe et le noyau constituent indissociablement un seul fruit » (p. 9). Il est vrai qu'après l'excellent livre de Pierre Ponsoy : *L'Islam et le Graal*, (éd. Arché.), ce livre vient combler un vide, car les rapports entre le Christianisme et le Graal n'ont pas été beaucoup étudié, et surtout pas de cette manière à proprement parler orthodoxe, tant l'auteur se fonde sur l'étude de la patristique et de la liturgie. La première partie du livre tente de cerner les figures de Joseph d'Arimathie et de Nicodème dans les évangiles canoniques et apocryphes. La seconde, met le Graal en rapport avec le mystère de la transsubstantiation et rappelle les polémiques qui agitent les maîtres théologiens à la fin du XII^e siècle à propos du moment exact de la transsubstantiation des espèces eucharistiques. Ce n'est pas un point d'érudition historique gratuit, car pour l'auteur le Graal est en effet l'archétype de tous les calices liturgiques, et la liturgie du Graal est elle-même l'archétype de toute la liturgie chrétienne. Citons à ce sujet le point de vue de M. Insolera lui-même (p. 110) : « La dispute théologique à propos de l'exact moment de la transsubstantiation, le mystère de la présence réelle sous les espèces du pain et du vin, le problème de la communion au calice de la part des fidèles, la mystique cistercienne de la vision directe, les rapports secrets, veinés

d'une opposition peut être non radicale, entre certains aspects de la théologie d'Innocent III et certaines perspectives profondes cachées derrière le somptueux récit cistercien de la *Queste del Saint Graal*, tous ces éléments paraissent liés par une tresse d'affinités et d'oppositions, riches de nuances et d'implications sans doute presque totalement inexplorées. » Enfin, signalons dans ce livre l'abondance des notes et leur pertinence, qui ouvrent de fait, à tous ceux qui s'intéressent au problème du Graal, de multiples champs d'investigations et donc la possibilité de continuer à *explorer*.

Ph. PAROIS

*
* *

Éric Geoffroy, *Djihad et Contemplation. Vie et enseignement d'un soufi au temps des croisades*, Dervy, 1997.

L'auteur, maître de conférence à l'université de Strasbourg, nous livre à travers cette étude un aperçu très substantiel de l'enseignement de Cheikh Arslan saint patron de Damas, mort vers 1160. Pour l'essentiel, cet ouvrage est une traduction commentée de l'Épître sur l'Unité divine (*al-risâla fil-tawhîd*) dont le thème central est celui de « l'extinction de l'individualité humaine en Dieu » (p. 47). Un des aspects majeurs de cette Épître réside dans la mise en cause d'un associationnisme *subtil* (*latîf*) dont la perversité maintient l'individu dans la croyance en une autonomie illusoire de son existence. Or celle-ci est principalement due à une approche strictement mentale du divin (p. 81), d'où la nécessité de renoncer à l'idée d'une force, d'une volonté, d'un libre arbitre dont l'ego aurait la propriété (p. 110). Tout doit par conséquent être ramené à la quête d'un Agent unique par delà la crainte de l'Enfer où le désir du Paradis (p. 118). Il est à noter que dans son étude É. Geoffroy s'inscrit dans la perspective générale inaugurée par R. Guénon, ce qui montre à nouveau – n'en déplaise à certains – l'importance cruciale de son œuvre pour

qui veut sincèrement comprendre ce qu'est une tradition dans sa double dimension ésotérique et exotérique.

P. GEAY

*
* *

Michael Drosnin, *La Bible : Le code secret*, Robert Laffont, 1997.

Pour un succès commercial, on peut dire que M. Drosnin a parfaitement réussi dans une période où se multiplient les « prophéties » en tous genres sur l'Armageddon de cette fin de millénaire. L'auteur prétend s'appuyer sur la théorie mathématique des professeurs I. Rips et D. Witztum exposée en août 1994 dans la revue américaine *Statistical Science*. Dans cet article, à partir d'une expérience sur les ELS (*Equidistant Letter Sequence*) ou *dilougim* en hébreu, des sauts équidistants opérés dans le texte original de la Genèse, les auteurs relèvent une absence de hasard dans l'infrastructure des lettres de la Tora, laissant au lecteur le soin d'en déduire l'origine suprahumaine. L'utilisation qu'en fait toutefois Drosnin est le moins qu'on puisse dire tout à fait fallacieuse. Tous les codes qu'il développe – et ils se garde bien de ne jamais l'écrire – sont basés sur des écarts qui dépassent le millier. Dans un tel ordre de grandeur, la théorie des mathématiciens précédemment cités est caduque puisqu'il est alors tout à fait probable de trouver, dans un texte suffisamment long, n'importe quelle suite de lettres données. Le fameux « assassin qui assassinera Rabin » reproduit en couverture est extrait d'une grille dont les lignes ne comptent pas moins de 4472 lettres ! De même, « le 9 d'Av est le jour de la troisième » (p. 173) est éloigné de plusieurs dizaines de milliers de lettres de « guerre mondiale », lui-même construit sur de écarts insignifiants du point de vue scientifique. Il n'est pas un seul tableau qui possède un intérêt tangible dans le livre. Qui plus est, l'auteur s'engage immodérément en prétendant pouvoir prédire l'avenir à partir des codes, ce qui est tout à fait contraire à la vision que s'en font les maîtres du judaïsme reconnus comme tels. Notons aussi que

des inversions grossières de lettres – p. 39 par exemple, dans la ligne diagonale où il est écrit *shoemakher* (*Kaph*) et non *shoemaker* (*Qouf*) – révèlent une méconnaissance de l'hébreu de la part du journaliste américain. Précisons enfin que les techniques de *diloug otiot* (sauts de lettres à intervalles réguliers) ont de tout temps été connues des cabalistes. Le Gaon Eliaou de Vilna écrivait ainsi que la vie et les détails de chacun sont contenus intégralement dans le texte de la Genèse. Les valeurs numériques utilisées normalement doivent être courtes et posséder une signification traditionnelle comme 7,49, 50 ou 26. L'emploi de cette méthode d'herméneutique dotée aujourd'hui de l'outil informatique et relayée par des personnes compétentes peut réveiller les cœurs les plus figés par une mentalité athée. Elle peut aussi permettre à des journalistes en mal de sensationnel, de réaliser impunément et sans avoir le moindre souci de vérité, une « bonne opération ».

Daniel COHEN

*
* *

Jean-François Blondel, *Mystique des tailleurs de pierre*, éditions du Rocher, collection « La Pierre philosophale », 1998.

Jean-François Blondel est un collaborateur régulier de la revue *Villard de Honnecourt* (publication de la loge de recherches du même nom ; GLNF) et il a déjà publié deux ouvrages eux aussi consacrés aux aspects traditionnels des métiers : *Les Logeurs du Bon Dieu* (sur les maçons) et *Les Fils de Noé* (sur les charpentiers). Dans cette nouvelle publication, il entend présenter au public la « mystique » des tailleurs de pierre.

Le titre appelle déjà une remarque : qu'est-ce que l'auteur entend par « mystique » ? À la lecture de son livre, il est bien évident que le contenu concerne en réalité tout à la fois l'histoire et les traditions de certaines organisations de ce métier, dans la perspective, cependant non atteinte, de traiter de leur dimension initiatique et de leur ésotérisme. Comme l'auteur semble avoir quelque connaissance de

l'œuvre de René Guénon, l'on peut supposer qu'il ne commet pourtant pas une confusion entre "mystique" et "ésotérisme". Peut-être l'emploi de ce terme résulte-t-il donc alors de la nécessité commerciale de donner un titre à la fois accrocheur et vague (en effet, l'ésotérisme fait fuir certains lecteurs) à son ouvrage ?

Malgré son relatif intérêt quant aux informations ou pistes peu connues qu'il contient, ce livre n'est, comme ses écrits précédents, rien de plus qu'une compilation à la va-vite, dont l'on se serait bien dispensé. En effet, s'y côtoient sans ordre et sans rigueur à peu près tout ce que l'auteur a pu ramasser sur ce vaste sujet. L'on pourrait même croire que l'auteur sert de porte-plume à Jean-Pierre Bayard tant les défauts méthodologiques de l'un se retrouvent chez l'autre, notamment quant à la manière de donner fréquemment (quand il consent à en donner) des références bibliographiques incomplètes ou erronées. Ainsi, l'on trouve plusieurs renvois aux très intéressantes et peu exploitées *Annales archéologiques* de Didron, mais sans mention de toison et de pagination – ce qui, vu le volume et la durée de cette publication, ne facilite pas la tâche aux autres chercheurs qui souhaiteraient s'y reporter pour compléter ou vérifier l'information. Ou encore, en lieu et place où l'on indique normalement le nom de l'éditeur, le lieu et la date de publication... le nom de la bibliothèque municipale où l'auteur a consulté l'ouvrage en question ! Il y a aussi bien des approximations ou confusions : ainsi, dans la bibliographie finale, le titre qui figure sous le nom de Martin-Saint-Léon, *Les Corporations en France avant 1789*, est-il bien celui d'un ouvrage publié par cet auteur, mais probablement pas celui auquel entend renvoyer Blondel (*Le Compagnonnage, ses coutumes, ses règlements et ses rites*, éd. originale 1901), pourtant correctement désigné dans une des notes ; ce qui trahit le fait, c'est que l'indication bibliographique se poursuit par la mention : « bibliothèque du Compagnonnage, Paris, 1977 » – ce qui, sous réserve de corriger « bibliothèque », concerne la réédition du livre de Martin-Saint-Léon sur le Compagnonnage par la « Librairie » du Compagnonnage.

Les lecteurs auront compris qu'il n'est guère utile, au titre d'une simple note de lecture, de s'appesantir davantage. Il n'est cependant pas sans importance de remarquer que Blondel se livre ici à une très

curieuse exploitation des documents des Compagnons Passants tailleurs de pierre d'Avignon : probablement échaudé par la volée de bois vert que nous lui avons asséné dans *Travail et Honneur* (cité à la va-vite dans la bibliographie alors qu'il s'agit désormais de la principale source), et malgré le fait que cela aurait apporté bien plus de consistance à son ouvrage, il ne reprend rien de la substance de son article à ce sujet dans *Villard de Honnecourt* – même ce qui était d'un certain intérêt, notamment l'emblème compas/serpent de Philibert de l'Orme ! – et préfère s'attarder sur le seul document dont Laurent Bastard et moi-même n'avons pas traité dans notre livre. Ce faisant, il "pollue" une nouvelle fois les informations qu'il veut bien rapporter. Ainsi, s'attarde-t-il sur la présence des lettres J et B qui, dans ce contexte, désignent des pénalités, faisant en sorte, mais sans oser explicitement l'écrire, que les Maçons y voient un rapport avec le nom des deux colonnes... C'est puéril et c'est surtout oublier que d'autres lettres apparaissent au même titre dans les mêmes documents, ce qui, outre le fait que rien en fait ne permet de supposer qu'il y ait lieu de le faire, rend bien improbable un tel rapport avec la Maçonnerie. À titre d'autre exemple de la perversion subtile de la relation des faits, le plus ancien Rôle d'Avignon, datant, sans qu'il soit à l'heure actuelle possible d'apporter davantage de précision, d'entre 1700 et 1721, est-il désigné ainsi (l'attribution à cette période résultant de la consultation de notre livre) : « dont le plus vieux daterait de 1717 environ » – cette date étant, au cas où le lecteur l'ignorait, celle de la fondation de la première Grande Loge de Londres, ce que Blondel omet de préciser à cet endroit. Ou l'art et la manière hautement "ésotérique" (subliminale) de faire une affirmation sans même prendre le risque d'écrire une hypothèse !

Jean-Michel MATHONIERE

La Rédaction de *La Règle d'Abraham* se devait d'informer ses lecteurs de la disparition de Frithjof Schuon, début mai aux États-Unis où il résidait depuis déjà longtemps.

Né en 1907, celui-ci fut à l'origine dans les années trente d'une véritable implantation du soufisme en Europe, cela après sa découverte de l'œuvre de René Guénon, vis-à-vis de laquelle il prendra ensuite ses distances.

Auteur d'une œuvre abondante, il collabora très longtemps aux *Études Traditionnelles*, puis à *Connaissance des religions*, revue fondée par l'un de ses disciples.